Univers 10

Outre Monde

La croisée de tous les chemins...

Rencontre et Face-à-face

Nouvelles

Le dernier songe de Vaux
Didier Reboussin

Long Line Of Cars
Romuald Herbreteau

Donnez-nous mille colombes
Michaël Moslonka

Âme stram gram
Frédéric Czilinder

La monstruosité d'Hollister
Jean-Paul Raymond

Article

La bête du Gévaudan
Claude Le Men

Illustrations

Tony Patrick Szabo - Bluesnake - Stéphane Reynaud - Élie Darco - Nathy - Alda

Mars 2011

Sommaire

Le dernier songe de Vaux..... 4
Nouvelle de Didier Reboussin
Illustration de Élie Darco

Long Line Of Cars..... 23
Nouvelle de Romuald Herbreteau
Illustration de Bluesnake

Donnez-nous mille colombes..... 53
Nouvelle de Michaël Moslonka
Illustration de Alda

La bête du Gévaudan..... 76
Article de Claude Le Men

Âme stram gram..... 86
Nouvelle de Frédéric Czilinder
Illustration de Nathy

La monstruosité d'Hollister..... 114
Nouvelle de Jean-Paul Raymond
Illustration de Stéphane Reynaud

Illustration de couverture : Tony Patrick Szabo

Éditorial

Ce dixième numéro d'Univers d'OutreMonde se place sous le signe de la rencontre, du face-à-face.

Face-à-face avec le Destin, la Mort ou le Passé, rencontres monstrueuses, déstabilisantes ou mythiques, les auteurs et illustrateurs vous invitent à découvrir leurs œuvres à travers ce nouveau format d'Univers…

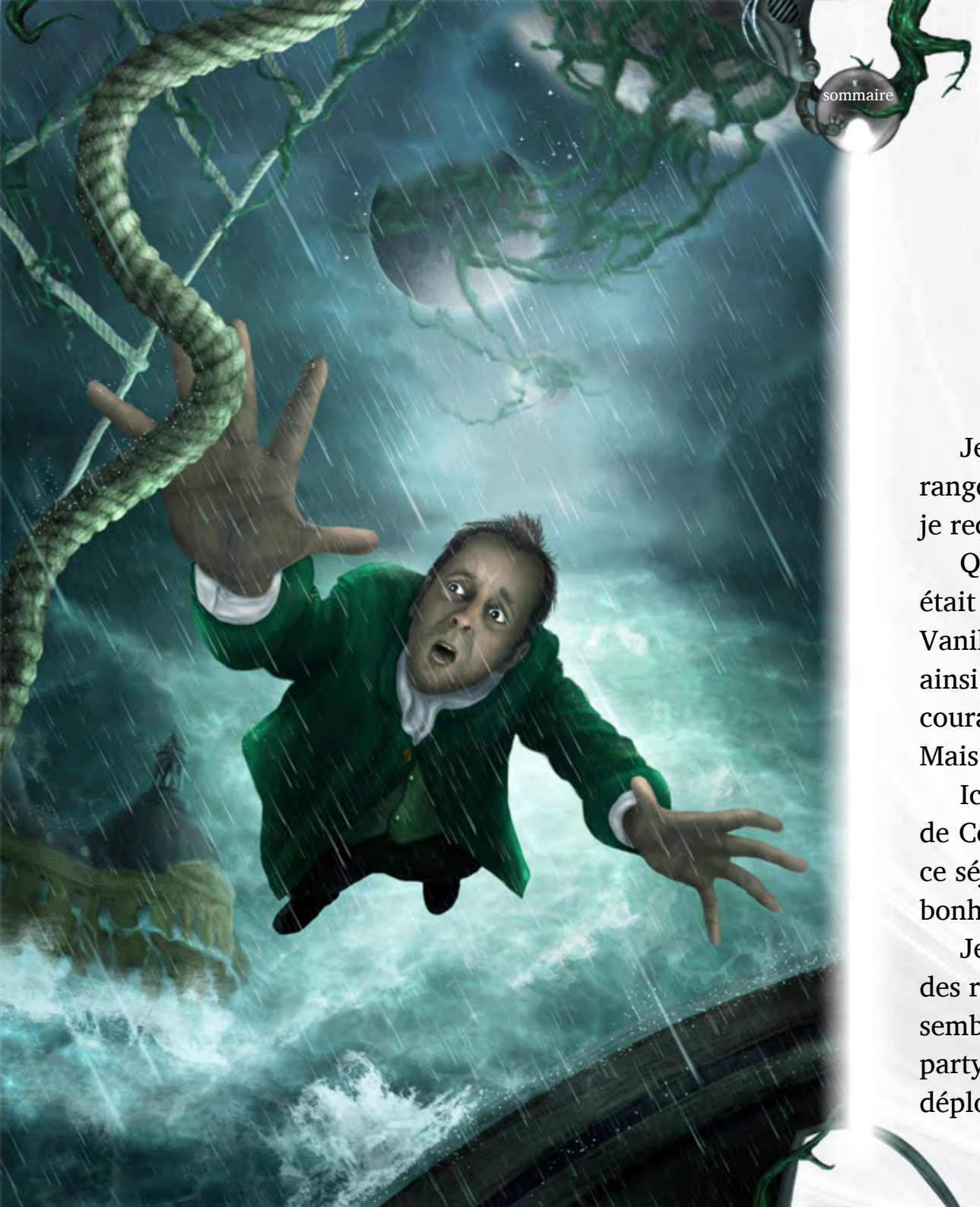
Car oui, cet Univers est aussi celui du renouveau, puisque notre webrevue prendra maintenant la forme d'un livre animé. Une nouvelle maquette a été créée tout exprès et nous prenons le pari, avec un nombre de nouvelles plus restreint, de sortir nos parutions à un rythme minimal de deux par an.

Nous espérons donc vous offrir une lecture plus régulière, plus ludique et interactive.

Cyril Carau

Navigation

▸ Feuilleter ce webzine en tirant sur le coin des pages.
▸ À tout moment vous pouvez revenir au sommaire en cliquant sur le lanceur (la sphère en haut de chaque page).
▸ Vous pouvez aussi enregistrer ce webzine sur votre ordinateur au format .pdf ou en livre animé grâce à l'archive contenant le document .swf lisible hors ligne via votre navigateur internet.



Didier Reboussin

Le dernier songe de Vaux

une nouvelle de Didier Reboussin
illustrée par Élie Darco

À Nathalie Henneberg,
en souvenir de ces années à jamais envolées.

Je marche seul le long des bassins, des balustrades et des rangées de statues, alors même qu'à des milliers de lieues d'ici je reçois le Capitaine Philip à Botany Bay.

Qu'adviendrait-il si l'envie de partir à ma propre rencontre était la plus forte ? Me dissuaderais-je de lever l'ancre pour Vanikoro ? Modifierais-je le maillage du destin, démontrant ainsi que l'Histoire n'est pas écrite une fois pour toutes ? Le courage et plus probablement l'inconscience me font défaut. Mais surtout, je suis en proie à une hésitation sans précédent.

Ici, je suis le Comte de Cernay, gentilhomme et parasite de Cour des plus communs. Sous cette couverture, je savoure ce séjour, car je sais combien sont éphémères les moments de bonheur, et leur prix élevé.

Je sais aussi que ce site incomparable est hors d'atteinte des rigueurs du temps. Il me suffit de dresser l'oreille, et il me semble encore entendre l'écho de la plus fastueuse « garden-party » jamais donnée. Si je ferme les yeux, alors, le passé se déploie à nouveau, et je vois les jardins se remplir de milliers

d'invités pressés autour du Roi et de Mademoiselle De La Valière.

Dans les cuisines, Vatel met la touche finale à la délicatesse des plats, surveille sévèrement le ruissellement du caramel sur les sucreries de l'ambigu. Dans les allées sont dressées quatre-vingts tables éblouissantes de cristaux et de porcelaines, trente-six douzaines d'assiettes en or.

Je reviens au présent, chassant ces images. Que subsiste-t-il de cette féerie où se noua un drame ? Les années ont effacé sans pitié le souvenir des intrigues, des murmures, des regards échangés lors d'une nuit sans pareille. Racine, Molière et La Fontaine ont foulé ces allées qui n'en gardent plus trace.

Pourtant je cède au charme de ce palais. Tout semble figé. Le ciel dévide l'écheveau de ses nuages et la lumière du soir dore la lanterne du dôme. Mes pensées s'apaisent au fil des parterres somptueux, s'engourdissent dans l'onde lisse de l'Anqueuil. Et je rêve au futur…

Dans une île mûrit un César tandis que s'égrènent les dernières heures d'une monarchie. Des siècles d'acier attendent l'Homme et je reste là, désemparé, sans agir sur l'orage qui menace.

*

Tout a commencé en août 1785. Muni des lettres patentes du Roi, je me revois découvrant la rade de Brest, distinguant

mes frégates, la Boussole et l'Astrolabe, clefs de l'aventure, gages du départ. Plus que jamais, l'espoir de rejoindre enfin les immensités du Pacifique, de toucher les Marquises et la Louisiade dont parle Bougainville prenait corps.

Byron assure que la Patagonie est habitée par une race de géants, et Wallis prétend qu'il a trouvé à Tahiti une population de sirènes qui accueillirent ses matelots aux sons de flûtes et de conques marines.

Secondé efficacement par De Langle, je fis accélérer les préparatifs du départ. Un roi n'est-il pas capricieux par nature ? Il retire aujourd'hui ce qu'il a accordé hier. Même si Sa Majesté m'avait longuement entretenue des buts de l'expédition, de l'intérêt supérieur de la découverte et de la compétition qui nous opposait à l'Anglais, ce n'est qu'à la mer que les dés seraient vraiment jetés. Le jour de l'appareillage, j'ignorais bien sûr que ce que je découvrirais irait au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer.

Et ce ne sont pas les journaux de bord, que je remis par prudence à Monsieur De Lesseps, à Kamtchatka, qui relatent ces évènements.

*

Ce matin de décembre 1788, à l'issue d'une nuit horrible, je sus que tout était perdu. Démâté, ingouvernable, le vaisseau était devenu fou. La brigantine était brisée à l'image de

tout espoir. Les survivants de l'équipage se cramponnaient ou se laissaient tomber sur le pont, comme indifférents au sort funeste qui nous attendait. De monstrueux rouleaux enserraient la frégate d'une étreinte mortelle. L'horizon, bouché, laissait à peine entrevoir la ligne des côtes de cette île sinistre. L'Astrolabe était hors de vue. Avait-elle pu échapper à la tempête ? Les nuages filtraient une lumière crépusculaire, baignant les flots d'une teinte sombre et lugubre. Des rafales de pluie, qu'un vent déchaîné rabattait sur les superstructures de La Boussole, nous trempaient jusqu'aux os.

J'étais épuisé. Combien d'entre nous manquaient ? Midi approchait lorsque les éléments se déchaînèrent comme jamais. Le ciel s'emplit d'éclairs et le roulement du tonnerre acheva de nous terrifier. Seul l'instinct commandait désormais, rejetant la discipline et l'autorité aux orties. Mêlé aux matelots, je cherchais frénétiquement une protection quand une lueur éblouissante illumina le navire. Étourdi, je m'effondrai.

Je fis une chute interminable.

J'aurais dû heurter le pont ou un quelconque obstacle, mais rien de semblable ne se passa.

J'ouvris les yeux.

Tout n'était plus que calme et ténèbres. Après tant de fracas, le silence était presque assourdissant. Un froid croissant m'engourdissait peu à peu. Je n'étais pourtant pas tombé à l'eau : je respirais, avec peine, mais suffisamment pour survivre. Je passai mes mains sur mon visage. Ce contact me rassura :

on n'accédait pas au Ciel en chair et en os ! J'étendis bras et jambes autour de moi, à la recherche d'un repère, cherchant à me convaincre que je n'étais pas devenu aveugle. Je ne rencontrais que du vide ! Alors, étais-je finalement mort ? Je n'arrivais pas y croire, je me sentais trop… vivant.

Sans transition, un son grave s'éleva de ce néant, s'amplifia lentement avant de s'évanouir. Puis un autre lui succéda, telle une vague, puis un autre encore et cela déferla comme un océan symphonique. Car c'était une musique et non un bruit, puissante, harmonieuse, émouvante.

Parallèlement la nuit se fit moins dense, l'espace acquit une profondeur. Des formes se révélèrent et l'air s'emplit d'une saveur inédite.

Tout se transforma rapidement.

Une lumière encore parcimonieuse éclaira des silhouettes imprécises. Le froid était terrible. Mes pieds sentirent un sol (mais quel sol ?) et, comme un voile qui se déchire, tout m'apparut avec clarté.

J'étais bien à terre, sans l'ombre d'un doute. Un ciel nocturne, piqueté de rares étoiles, me recouvrait. L'air embaumait une puissante odeur de terroir. Je pensais à ma province natale et pourtant, tout était différent ! Nulle saveur marine ne venait évoquer l'océan. Qu'étaient devenus mes équipages et mes vaisseaux ?

Je l'ignorais bien sûr, mais j'eus la prescience que, s'ils existaient encore, c'était en d'autres lieux, inaccessibles…

Plus encore que l'air vif, cette idée me glaça : franchissant un gouffre où seules s'aventurent les âmes damnées, je m'étais égaré très loin, dans l'espace et le temps.

*

Était-ce l'avènement du Royaume eschatologique ? Cette musique annonçait-elle le Jugement Dernier ? Les cohortes de disparus sortaient-elles à l'instant de leurs sépulcres, rejoignant le jardin mystérieux qu'Adam quitta par amour pour Ève ? Pourtant, un mort souffre-t-il du froid ? Et mes habits étaient encore humides.

Je chassai la peur. Après tout n'avais-je point tant rêvé de rivages nouveaux ? Je laissai la fièvre de la découverte me gagner à nouveau. Avec l'approche du jour, les contrastes s'accentuèrent. Une lourde silhouette se détacha de l'obscurité sans que je parvienne à l'identifier. Était-ce une construction, une montagne ? Lentement la nuit reculait, dévoilant le sol devant moi.

J'avançais, sans idée particulière, simplement pour refouler mon angoisse et remettre de l'ordre dans mes pensées. Je marchais sur une prairie que la rosée couvrait de perles nacrées. Et c'était bien un édifice qui se dressait à proximité ! Inconsciemment, mes pas me portèrent dans sa direction. Ses formes m'apparurent d'emblée familières. Mais que faisait ce château – somptueux – sur cette terre inconnue et, je le sentis

instinctivement, étrangère ? Je ne suis pas un poltron, mais peu s'en fallut que je ne cédasse à la terreur.

Une telle construction, d'un si grand raffinement, me rassurai-je, ne pouvait abriter qu'un maître bienveillant, qui serait soucieux de mon infortune et s'emploierait à me rétablir dans une situation plus confortable !

J'étais attendu.

*

En un éclair, toutes les craintes que la raison refoule se libérèrent. Il n'y avait plus de marin intrépide ou d'aventurier avide de conquêtes ! J'étais redevenu un gamin apeuré, sans repère, désemparé.

Car un ange me regardait.

Je suis aux Cieux ? me dis-je stupidement. Pourtant je sentais bien qu'il n'en était rien. Incrédule, j'examinai cette forme qui s'avançait à ma rencontre, humaine, et comment dire, divine à la fois. Une harmonie sans pareille habitait cet être. Les courbes répondaient aux plus folles conceptions de l'esprit. Une peau vermeille rehaussait l'or des yeux. Seul un Lysippe aurait pu être le père d'une semblable création.

— Sois le bienvenu…

Sa voix était apaisante, agréable comme une musique. Et,

miraculeusement, je me détendis. J'osais même un sourire. Pourtant une foule de questions se pressait dans mon esprit et je n'arrivais pas à émettre un son. Voyons, un rustre s'adresse-t-il à un saint ? J'avais beau tenter de me pénétrer d'importance, de me rappeler que j'étais Jean François de Galoup, Comte de la Pérouse, je me sentais inexorablement misérable devant cette apparition.

Mais l'aube se levait. Le ciel vira à l'indigo, dissipant la nuit. Un lac, proche, miroita sous cette lumière. Et c'était l'heure indécise qui préside aux alternances, entre chien et loup. Autour de l'eau pactisaient des bêtes : gazelles, buffles, hérons, fauves… Tous mêlés.

— L'eau seule leur est nécessaire… Elles ne connaissent plus la faim.

J'étais incapable de poser la moindre question et pourtant, malgré ma stupeur, je devinais l'étrangeté de ces bêtes. Elles concouraient puissamment à me convaincre que j'étais échoué ailleurs… Car elles se côtoyaient, s'affranchissant des dures lois de la nature qui hiérarchisent ce qui vit. Ici la méfiance n'avait plus cours : ces animaux repus constituaient une vaste fraternité au sein de laquelle ils cohabitaient sans crainte. L'eau réunissait cornes, griffes et crocs comme dans un tableau de légende où tous ces attributs perdraient leur force sauvage. Ces bêtes ne résultaient pas d'une libre évolution, elles étaient impures.

Mais ce n'était pas la seule surprise de ce jour mémorable.

Le soleil apparut.

Ce n'était plus un astre étincelant, mais un gigantesque disque rouge qui envahissait peu à peu le ciel.

— Il s'agit toujours de ce vieux soleil, presque au terme de son déclin. Son cœur s'est dilaté. Si tu admets que tout ce qui existe est promis à la ruine alors tu conviendras que notre astre jette ses derniers feux. Bientôt notre Terre elle-même sera consumée puis, dans un dernier et éblouissant sursaut, notre étoile se contractera et la mort thermique la cueillera.

L'eau du lac prenait l'apparence d'un bain de sang. Un échassier en troubla la surface. Le ciel virait au cuivre et une brise tiède se leva, prémisses de la fournaise à venir. J'essayai de ne pas perdre pied, ni même de comprendre quoi que ce soit. Puisant au plus profond de mes ressources, je fis appel à toutes mes capacités pour surmonter mon instinct et étouffer la peur, si grande, si proche de m'envahir.

Haut les cœurs ! me dis-je, tandis que je reprenais la maîtrise de mes sens. Après tout, mon tempérament ne me poussait-il pas à aller de l'avant ? Et j'étais dans un monde nouveau qu'aucun navigateur, j'en étais sûr, n'avait abordé. La curiosité refoulait la terreur et je renouais avec l'élan qui m'avait porté au-delà des océans.

Et puis qu'avais-je à redouter ? La vie n'est qu'un passage ! Nos principes, nos espoirs, nos combats mêmes, ne sont-ils pas des masques jetés sur le vide de nos existences ? Nous courons

d'un rivage à l'autre en sachant bien que tous ces bruits, ces souvenirs, ces traces que nous laissons derrière nous ne nous survivront pas.

Oui, j'étais venu.

Les dernières étoiles se fondaient dans la terrible lumière. Il faisait bon et je déboutonnai ma vareuse. Mes vêtements me rappelaient d'où je venais, m'affirmant ainsi que je ne rêvais pas. Et c'était étrange. Le soleil dévalait la pente, j'étais à l'aube du Jugement Dernier et la joie de la découverte m'emplissait tout entier.

Abandonnant le lac du regard, je me tournai à nouveau vers mon hôte.

Il n'avait pas bougé, se tenant en silence à quelques pieds de moi, immobile, un sourire indéfinissable éclairant son visage. Sans doute m'accordait-il un temps de ressaisissement. Puis il s'approcha et, doucement, me prit par le bras. Je m'attendais à un contact étrange, mais il fut on ne peut plus ordinaire.

Comme si nous étions de vieux amis, il m'entraîna dans une promenade parmi les allées du château.

— Tu n'es pas ici par hasard, tu le pressens, non ? Nous attirons vers nos rivages quelques naufragés. Ils embrassent notre temps ou regagnent, s'ils le souhaitent, leur port d'origine. D'aucuns préfèrent rester. À ceux qui nous quittent nous confions notre espoir, en vain, jusqu'à présent.

C'étaient là des propos qui m'étaient parfaitement hermétiques.

— Sans doute es-tu fatigué. Nous parlerons de cela plus tard. Oui ?

De fait, la lassitude me gagnait, je n'avais ni dormi ni mangé depuis si longtemps ! La sagesse, une fois n'est pas coutume, me poussa à opiner de la tête. Délaissant les allées du parc, je fus conduit à l'intérieur du palais, à l'ordonnancement terriblement familier.

Une fois seul, je m'abandonnai au moelleux d'un lit à baldaquin. Le silence était extraordinaire. Les croisées, ouvertes, laissaient la chaleur pénétrer la pièce où je reposais. Je ne pensais à rien, perdu je ne savais ni où ni quand. Insensiblement je sombrai dans un sommeil de plomb.

*

Au réveil, le ciel était un fleuve de sang. Je me levai, explorant mes appartements. J'aurais pu tout aussi bien être dans la quelconque demeure d'un prince. Meubles et tapis me renvoyaient l'image de mon temps. Reposé, apaisé, je sortis. Tout était désert, les grands escaliers débouchaient sur le parc soigneusement entretenu, mais vide de promeneurs. Je ne ressentais plus aucune faim, comme si la satiété était permanente dans ce monde. Quel était ce charme étrange qui me privait du goût de la nourriture et du plaisir de la vénerie ?

Une fois parvenu dehors je me retournai pour examiner le bâtiment.

Alors, je reconnus l'illustre demeure, sans l'ombre d'une hésitation. La grâce sobre, délicate de ce paysage d'une France si lointaine me bouleversa.

Des souvenirs de courses dans les bois, de promenades dans le crépuscule matinal qui trempe les souliers et partout réveille la vie, de longues flâneries sous les arbres séculaires me revinrent.

Vaux s'offrait à moi. Je vis la gerbe d'eau se hérisser et la grotte s'illuminer. Les jardins ordonnaient leurs palettes colorées autour des bassins. Les teintes vives des iris épousaient les tons plus langoureux des roses tandis que des lys s'épanouissaient par bouquets. Des vasques se plaignaient aux carrefours des allées.

— Nous préservons ce qui est beau en souvenir de ceux qui conçurent ces œuvres. Tout ici est ouvert. Tu peux tout voir et prendre sans rien accepter de ce que nous te demanderons.

Il m'avait rejoint sans bruit. Ses propos me rappelaient que ma venue avait été provoquée. Je restai muet, n'osant troubler le silence des lieux.

Mais que pouvais-je apporter à de tels êtres ?

— Le jour efface toutes les étoiles. Tu ne peux donc pas – encore – regretter la splendeur passée des cieux. Pourtant, la nuit prochaine, compare la voûte céleste à celle que tu as connue et regarde comme elle s'est appauvrie. Je pourrais t'expliquer que l'évolution a pour contrepartie le chaos et que la complexité a pour prix l'entropie. Mais l'acteur majeur

de cet irrésistible mouvement est l'Homme. Son apparition a accéléré la désorganisation de l'univers. Depuis l'aube des temps, il a pris son essor et se rit des distances. Les nefs de la nuit fendent en une heure plus d'espaces que n'en parcourt la lumière une vie durant. Il est partout, et voici sa marque : les étoiles meurent en rangs serrés, les mondes se désagrègent, la fin approche. Et nous ne pouvons plus nous y résigner.

D'autres soleils, d'autres terres… C'était difficile à admettre et pourtant cette idée me brûlait ! Comme mes traversées semblaient soudain dérisoires…

— Considère ton avenir et son terrible dénouement. Mais il peut être corrigé et tu peux en être l'auteur, car ta vie se déroule à l'aube de l'Histoire. Tout peut être recommencé, l'harmonie restaurée et le futur sauvé. Nous t'offrons sa connaissance. Sans doute y verras-tu ta dernière heure et la vision de lendemains impitoyables. Mais tu découvriras aussi la pluralité des mondes et peut-être recevras-tu la Révélation. Car il nous est impossible d'intervenir nous-mêmes sur les évènements passés. Nous ne pouvons que jeter notre filet dans l'abîme du temps pour ramener à nous quelques prises. La trame des siècles est une construction délicate qu'il convient d'altérer avec une grande prudence, et seul un contemporain peut influer délibérément sur son époque. Nous n'avons, hélas, pas encore mesuré de résultat significatif depuis que nous nous efforçons indirectement de modifier l'enchaînement des causes et des effets qui aboutit à notre situation… Mais nous

savons qu'il n'y a pas d'autre solution. Nous t'enseignerons la méthode et te donnerons les outils nécessaires pour que tu agisses au mieux…Et nous te renverrons à ton époque, cela en vérité, nous est facile.

Cette étrange perspective me semblait trop démesurée pour me concerner. Elle n'était pas à mon échelle. Il me fallait appréhender cette cosmologie avec le peu d'éléments dont je disposais, et cela, si rapidement !

— Pour l'Homme, la vie se présente comme une suite de défis. Sans doute sa destinée obéit-elle à un processus évolutif qui, depuis l'origine, rend l'univers à la fois plus élaboré et instable. Mais pour nous qui sommes au bout du chemin, cela signifie maintenant la ruine d'un espoir fou.

» Car nous acceptions ce sort lorsque, subitement, tout changea. Nous reçûmes une promesse merveilleuse, émise très loin depuis la courbure de l'espace et du temps. Ce qu'était cet appel, il m'est difficile de t'en donner une idée. C'était peut-être celui qu'obscurément nos ancêtres espéraient lorsqu'ils déposaient l'empreinte de leurs mains sur la paroi humide des cavernes ? Ou bien, la bonne nouvelle que tant de prophètes proclamaient ? C'était en tout cas la preuve de notre déterminisme !

» Avant cette rencontre, nous n'attendions plus rien, désabusés par nos pauvres victoires : une mort reculée, la faim oubliée, la maladie rejetée… Nous étions las d'une si longue épopée, acceptant l'issue fatale des forces du chaos à l'œuvre.

» Et cette résignation, soudain, nous fut insupportable. Le contact avec une intelligence inspirée bouleversa nos vies. Mais comment goûter à cette source quand notre univers se disloque et que sa fin approche ? Nous refusons désormais ce sort. Ce qui fut sera restauré. Un détail peut bouleverser tout ce qui a déjà été écrit. Nous te dirons quel geste il te suffira d'accomplir pour créer les conditions d'un répit. Peut-être seras-tu enfin celui qui saura nous le donner ?

Je devinais qu'il vivait un drame, mais son intensité m'échappait. J'étais frappé par le sentiment de langueur que ce monde communiquait, en opposition avec la révolte que je sentais sourdre dans ses propos. À travers eux, c'était comme si l'humanité jetait ses derniers feux, en un ultime sursaut avant une extinction programmée. Malgré ce qui nous séparait, je savais que je ne recevrais pas les réponses aux questions qui tourmentent nos vies. Je découvrais qu'après tant de siècles, l'Homme n'acceptait pas son destin. La voie de la sagesse lui serait à jamais étrangère…

Et je pensais à l'appel qu'il invoquait, et qui semblait éclairer sa vie, lui donnant un sens nouveau. Il l'entendait tandis que s'écroulait la matière, lui arrachant l'espoir d'une victoire ultime sur la mort. Il voulait entreprendre une nouvelle et dernière migration, pareille à celle des mouettes ou du pollen des fleurs.

Ainsi, de cette lumière qui transportait mes hôtes, selon eux,

jaillissait la Vérité, confirmant les Écritures qui proclamaient Dieu comme dieu des vivants et non des morts… Et cela signifiait que pour ceux qui nous avaient précédés, à jamais protégés par les plis de la terre maternelle, il ne viendrait pas de réveil ! Cette idée me consterna. J'entendais résister au désenchantement de ce monde, espérer encore au Jugement Dernier et en une résurrection ! Je parcourus des yeux le paysage, comme possédé d'une lucidité nouvelle.

— Notre Terre porte l'héritage du passé. Elle ne peut plus prétendre être qu'un jardin ou un musée, trop lasse pour enfanter de nouveaux reliefs, toutes richesses épuisées. L'Homme l'a martyrisée, transformée puis sauvée à temps. Mais les êtres qui la peuplent sont pétris de sa main, les sols sont stériles, les vallons recréés. Tout y est factice, jusqu'à l'air que nous respirons. Ce triste bonheur, nous l'avons payé au prix fort. Mais nous savons désormais que la rédemption existe. Nous aideras-tu ?

Ainsi l'avenir me serait révélé, mais je savais dès à présent que celui-ci ne serait que ténèbres. Un savoir empoisonné m'ouvrirait les portes d'un pouvoir dont l'exercice me serait difficile, car, et c'était une vérité qui s'imposait à moi, devant un tel défi, mon ambition fléchissait.

Mais sans doute était-il trop tôt pour me prononcer…

Je pris une profonde inspiration, démêlant les pensées confuses qui me désorientaient. Pour l'heure, je savais seulement qu'il m'était possible de découvrir de nouveaux

rivages, à l'ombre d'autres soleils. C'était là une perspective hallucinante : l'univers était répandu autour de moi, il me suffisait d'ouvrir les bras, de le laisser pénétrer à flots !

J'étais au seuil d'une nouvelle vie, qui me transformerait. Car, demain, tel un démiurge agissant sur l'origine des causes, j'introduirai dans la trame des évènements d'imperceptibles modifications aux conséquences incalculables.

Il était étrange que cela ne me terrifiât pas. J'acceptais sans révolte l'idée de devenir un faussaire de l'Histoire, de me damner !

Le retour en mon époque était à la base même de ce contrat. Je ne doutais pas d'y vivre à nouveau. Quelques millions d'années auparavant j'étais aux prises avec les éléments sur un océan déchaîné, et voici que je considérais avec une certaine indifférence cette traversée hors du commun que j'allais à nouveau entreprendre. Car je savais qu'il en irait selon mes souhaits.

Alors j'accédai à sa demande…

*

Et c'est ainsi que j'ai retrouvé ce ciel d'hiver et ce sol promis à la ruine. J'ai vu tant de choses dans cet étrange futur, que cela ne me semble être qu'un rêve.

J'ai vu des villes immaculées dressées au cœur de fleurs géantes, que des vents chauds balançaient mollement à des

altitudes impossibles.

J'ai vu des mondes entièrement liquides, baignés d'une vapeur irisée où, dans des bulles géantes, flottaient des jardins.

J'ai vu, posées comme des cristaux d'acier sur des étendues arides, des cités de métal vertigineuses, peuplées d'êtres ailés.

J'ai vu des astres réunis entre eux par des troncs démesurés sur lesquels grouillait une vie frénétique.

Oui, j'ai voyagé sur des nefs étranges qui s'enfonçaient dans la nuit comme des aiguilles dans la chair, et j'ai mesuré l'étendue du chaos !

J'ai approché la Fin des Temps.

Maintenant, seuls me restent les souvenirs de ce qui n'est pas encore arrivé, car, peu à peu, les images et les visages entraperçus glisseront dans l'oubli, comme des larmes dans la pluie.

Et je dois honorer ma promesse… mais je repousse sans arrêt l'heure de vérité, au risque de laisser les évènements se produire sans que j'agisse sur eux. Pourtant je n'ignore rien des dangers qui menacent. La Révolution qui grondera demain conduira Bonaparte à enchaîner l'Europe à son char, et les peuples se dresseront contre lui. Puis les sciences et l'industrie confèreront à l'Homme des capacités jamais atteintes, qu'il emploiera au service de son instinct destructeur. Les haines seront décuplées, des génocides commis, des nations écrasées. Et le monde connaîtra une vertigineuse évolution dont l'issue m'aura été donnée à contempler.

Et je sais désormais quel sort sera dévolu aux quelques survivants de mon naufrage. Les secours n'arriveront pas sur cette île maudite. Le vaisseau du Capitaine Peter Dillon n'abordera Vanikoro que trois ans après la disparition du dernier membre de mon expédition. Quant au Roi Louis, il demandera une ultime fois si l'on a de mes nouvelles, la tête sur l'échafaud… Et j'assisterai à son exécution au milieu de la foule, sur la future Place de la Concorde, spectateur de la fin d'une ère, alors que selon les instructions reçues, j'aurai dû faire de la fuite à Varennes un succès.

D'autres visiteurs avant moi m'ont précédé, instruits par ceux-là mêmes qui m'ont chargé d'un tel fardeau, et ils n'ont pas agi. Ont-ils été paralysés comme je le suis ? Se sont-ils sentis sans force, anéantis par l'ignorance des conséquences que leurs actes pourraient avoir ?

Je pense à mes lointains commanditaires, que je trahis à mon tour. Et si, des bouleversements par moi provoqués, surgissait un tyran plus effroyable encore que Hitler ?

Et si, au contraire, mes mains détenaient les clefs de la fraternité et du bonheur ? Pauvres anges ! Je ne serai pas leur sauveur. Je crois hélas, que l'Homme ne se bonifiera pas, car l'avidité et l'ivresse de posséder l'habitent. L'amour, son seul espoir, n'est qu'un prétexte, un instant fugitif dans sa vie. Il n'a d'yeux que pour de nouvelles conquêtes. Il ne peut s'élever que sur les ruines qu'il accumule. Il est vraiment La créature du chaos : un démon gesticulant.

La tentation de remodeler l'Histoire m'abandonne, car, par maladresse, je peux rendre ce grand fleuve plus tumultueux encore. Et je ne changerai pas l'Homme.

Alors je reste passif et je me maudis.

Des fenêtres de ma chambre, mon regard parcourt la broderie des parterres à la française.

Les préparatifs d'une fête sont en cours, la dernière en ces lieux avant longtemps. J'entends des musiciens accorder leurs instruments sous la grille d'eau. Je devine des comédiens répétant sur le théâtre de Giacomo Torelli.

À l'horizon s'amoncellent de lourds nuages. Présages de lendemains sombres…

J'allume le chandelier posé sur mon bureau et je relis les vers que La Fontaine consacra, en des temps moins troublés, au premier maître de Vaux, plaidant son pardon.

Je les murmure, comme s'ils avaient été composés pour moi :

« Il est assez puni par son sort rigoureux
Et c'est être innocent que d'être malheureux ! »

Questions à Didier Reboussin,
auteur de *Le dernier songe de Vaux*

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

C'était en 1972, premier texte et premières critiques dans le fanzine Nadir. (Je crois qu'Aède suçait encore son pouce quant à toi Elie, que faisais-tu à cette époque ?…)

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Rentrer à l'Académie Française pour devenir immortel !

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?

Je pars d'une image ou d'une émotion que j'essaie de mettre en forme. J'écris lentement, laborieusement même, en revenant sans arrêt sur ce qui est déjà produit. La plupart du temps je ne sais même pas sur quoi je vais déboucher. C'est l'aventure !

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Alors c'est un texte ancien. Au départ il y a évidemment le choc esthétique ressenti lors de ma découverte du château de Vaux le Vicomte, auquel j'ai rajouté un peu de sauce SF via l'intérêt que j'éprouve pour la cosmologie et le mysticisme. Plus une pincée sur la Pérouse dont l'aventure m'a toujours

fait fantasmer, plus des influences diverses (Kessel…) Le tout a lentement mijoté via des versions successives.

Quels sont selon toi les bons ingrédients d'une nouvelle ?

Il faut qu'elle raconte quelque chose, avec une trame solide et une fin qui l'éclaire.

Quelle est la rencontre la plus étrange ou la plus hasardeuse qui t'a été donnée de faire ?

Oh, la vache, c'est dur comme question ! Je pense qu'en dehors de mon percepteur, la personne la plus étrange que j'ai rencontré est Jacques Bergier.

Que t'inspire ceci : « On rencontre sa destinée souvent par les chemins qu'on prend pour l'éviter. » Extrait des Fables, de Jean de La Fontaine ?

Sacré Jeannot, il avait tout compris ! On peut exprimer cela aussi sous la forme : chassez le naturel, il revient au galop.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Rester vivant et en bonne santé pour arriver à la retraite et inonder, les webzines, fanzines et autres initiateurs d'AT, de textes tellement nuls que cela deviendra une marque de fabrique.

Plus sérieusement, il y a surtout l'espoir de sortir les inédits de Nathalie Henneberg, dont *Hécate*, roman inachevé, auquel, avec un complice que le « secret-défense » m'interdit de nommer, j'ai apporté une conclusion.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Là, je viens d'avoir un texte de publié dans l'anthologie *Dimension Jimmy Guieu* chez Rivière Blanche. J'ai une nouvelle de retenue pour l'anthologie *Continents perdus* à paraître chez l'œil du Sphinx et une autre auprès de la revue Horrifique au Canada. Outre le Songe dans cet Univers 10, la belle Nathy a publié un conte de Noël de votre serviteur dans son recueil récent sur Bélisam'art. Donc c'est bon, pour 2011, je peux partir en vacances.

sommaire

Long Line Of Cars

une nouvelle de Romuald Herbreteau
illustrée par Bluesnake

— Mais non, Carine ! Là, je te l'ai dit : je suis bloqué dans les embouteillages, ça n'avance pas. Je ne peux quand même pas passer par-dessus les autres voitures pour te faire plaisir.

À l'autre bout, ma femme. Enfin… plutôt mon ex-femme. J'abaisse à fond la fenêtre de portière de ma Clio. Il fait une chaleur d'enfer dehors, mais dedans c'est pire. Devant et derrière, deux lignes de voitures immobiles, pare-choc contre pare-choc, jusqu'au virage après le pont à environ quatre cents mètres d'où je me trouve. À partir de là, le ruban de l'autoroute disparaît derrière une surélévation du terrain. Dans l'autre sens, la circulation est parfaitement fluide et je me prends à envier ces autres automobilistes.

On a procédé au partage des biens le mois dernier, sauf en ce qui concerne la maison. Pour le moment. La grosse Volvo avec la clim, je l'ai laissée à Carine parce qu'elle a la garde de la petite et que c'est plus pratique pour elle. Peut-être aussi parce que je me sens vaguement coupable de la situation et que je ne veux pas tout chambouler dans la vie de Romane.

— Je t'avais dit qu'il ne fallait pas que tu sois en retard, j'ai mon rendez-vous chez le spécialiste et je ne peux pas le reporter.

— Et Marc, il ne peut pas garder Romane le temps que j'arrive ?

— Non, il travaille aujourd'hui.

D'un certain côté, c'est tant mieux. Je n'ai pas envie de me coltiner le nouveau compagnon de Carine.

— Bon… Tu en as pour combien de temps ?

— Je ne sais pas. Il y a beaucoup d'attente en général.

Depuis le dernier quart d'heure, je n'ai pas avancé de plus de dix mètres. Chez le médecin. C'est vrai, elle m'avait parlé de ses analyses, qu'elle était un peu inquiète. Le conducteur devant moi vient de sortir de sa voiture. Accroché à la portière, il scrute l'horizon la main en visière sur son front.

— J'aurais préféré ne pas emmener Romane avec moi.

— Je n'ai jamais vu un truc pareil. Un samedi matin, si tôt, normalement ça roule bien sur l'autoroute.

Une courte pause. J'ai conscience que ce n'est pas la première fois que je lui fais un coup pareil, bien que cette fois-ci ce n'est *vraiment* pas de ma faute.

— Je te rappelle pour te dire quand je rentre.

Je laisse tomber le téléphone sur le siège passager en maudissant comme un tout ma maladresse et cet embouteillage. Trente kilomètres parcourus en presque deux heures. Et mes parents qui nous attendent pour manger. Il est déjà dix heures et demie. Si par miracle la route se dégageait, on aurait encore une chance de ne pas annuler le déjeuner.

J'en ai marre. La patience n'est pas la première de mes

qualités. J'allume la radio, je ne tombe que sur des stations dont le programme ne me plait pas. À vrai dire, rien ne peut me plaire à cet instant. Et puis cette chaleur ! Autoroute FM. Je tends l'oreille. Ils vont bien finir par expliquer pourquoi mon weekend-sur-deux est déjà gâché.

Un accident sur la A1 dans le sens Lille-Paris, des travaux sur la A87 près de Niort, un bouchon à l'entrée tunnel du Fréjus. La voix posée, neutre, poursuit le tour de France des emmerdements routiers, pousse sa révolution et conclut. Je reconnais les notes claires de l'intro de *Sunburn* de Muse. Eh bien ? Pas le moindre mot concernant ma situation ? Je secoue la tête et éteins l'appareil.

Mon bras repose à l'extérieur de la voiture, le contact direct de ma peau sur la carrosserie surchauffée est presque douloureux. Un petit vent s'est levé et m'apporte des bouffées tièdes qui viennent me caresser la joue. Le tableau de bord affiche trente-cinq degrés. J'ai soif. La bouteille d'eau est dans la boîte à gant, côté passager. Il suffirait que je tende le bras, mais quelque chose d'indéfinissable m'en ôte l'envie.

De plus en plus de gens descendent de leur véhicule. Derrière un petit camion frappé au logo d'UPS, un rassemblement s'est formé. Ça discute ferme. Depuis tout à l'heure, je n'arrête pas de tapoter le volant. Je me connais : signe de nervosité. Autant se dégourdir un peu les jambes, à choisir entre cuire à l'intérieur ou à l'extérieur… Une fois dehors, mon choix me semble moins pertinent ; le soleil, gros et beige comme une

boule de métal en fusion, cogne dur.

— … complément incompréhensible ! Et personne pour nous aider…

— Est-ce que quelqu'un a vu ne serait-ce qu'un véhicule de la société d'autoroute, non ?

— La borne d'arrêt d'urgence la plus proche est hors service.

— Pas grave. Faut composer le 112.

— Pardon ? Le … ?

— Le 112 !

Je m'approche. Il y a une quinzaine de personnes regroupées autour d'un gars qui a le téléphone collé à l'oreille. Je me place à côté d'une grande duduche en robe à fleurs qui, juchée sur des talons interminables, me dépasse d'une demi-tête.

— Bonjour monsieur, je suis…

Il ravale sa phrase, mais sa bouche reste ouverte. Quelques secondes passent, on attend la suite en silence.

— kilomètre 326… oui… oui… très bien, je comprends, mais est-ce…

Il se tait une nouvelle fois, baisse la main qui tient le portable.

— Alors ? fait ma voisine.

— Eh bien… il m'a dit qu'il a pris compte de mon appel, que je n'étais pas le premier à les contacter et qu'on va bientôt s'occuper de nous.

— Ça veut dire quoi, s'occuper de nous ?

— Il vous a au moins expliqué pourquoi nous sommes coincés ?

— Je… il m'a raccroché au nez.

— Fallait insister !

Certains s'énervent pour de bon. La grande fille écarte ses bras et laisse retomber ses mains sur ses cuisses en soufflant. Elle ne risque pas de s'envoler pour autant. Le pauvre bonhomme avec son portable semble bien seul au milieu des mécontents. De mon point de vue, je trouve ça marrant de voir les autres sortir de leurs gonds. Ça me rassure, et par extension ça me calme. Pourtant, en mon for intérieur, honnêtement, je ne suis pas des plus sereins.

Ils n'en savent pas plus que moi, je perds mon temps. J'opte pour le retour vers ma voiture. À peine rassis derrière mon volant, je sens comme un picotement sur ma nuque. Je me retourne. À travers le pare-brise arrière, je découvre, déformée par les ondes de chaleur montant du bitume, l'image imprécise d'un vieillard accroupi sur une marche de la cabine d'un camping-car, le pointu de ses deux genoux coincés sous son menton. Placé à contre-jour, il n'est presque une ombre, mais j'y distingue nettement deux iris d'un bleu si proche du blanc qu'ils me donnent l'impression de produire leur propre lumière.

Je me détourne. Ma bouche est désagréablement sèche. La boîte à gant semble attendre que je l'ouvre, le grain irrégulier du plastique dur qui la compose me renvoie des éclats de soleil tranchants. Je prends soudain conscience du malaise indistinct qui a pris racine en moi et j'entends ses échos graves monter

comme les battements d'un cœur étranger. Je pense à Romane. Que vit-elle en ce moment ? Je ne suis pas là au moment où elle en aurait le plus besoin. Et puis Carine…

Le soleil est monté d'un cran, il ne me lâche pas. En me remuant sur mon siège, je sens la sueur dans mon dos qui colle la chemise à ma peau. J'ai la sensation de commencer à étouffer. Il faut que je ressorte.

— Il fait chaud, hein ? Pas vu une canicule pareille depuis des années.

D'une cigarette sans filtre qu'il tient entre pouce et index comme un stylo, le vieux tire une longue bouffée. La fumée s'échappe de sa face à la Popeye par où elle peut. Il flotte dans son jean usé et son tee-shirt, trop larges pour lui.

— Sûr, lui dis-je laconiquement en claquant la portière.

Je n'ai clairement pas envie d'engager la conversation.

— C'est quoi à votre avis, ce qui nous bloque ?

Nouvelle inspiration profonde. Le papier se consume en craquant doucement. Il est moins âgé qu'il m'avait paru au premier abord. Avec son large front ridé et complètement dégarni, sa posture particulière, il m'évoque un gros oisillon fripé.

— Je ne sais pas, dis-je en commençant à m'éloigner.

Il bondit alors, aussi souple qu'un ressort, et se retrouve à ma hauteur en deux foulées. Il est tout petit. Ses yeux clairs montent vers moi.

— Il y a quelque chose d'anormal, si vous voyez ce que je

veux dire. Il se passe des choses… on nous dit pas tout.

Je n'aime pas beaucoup les vieux en général, encore moins les radoteurs. Et je dois bien avouer que les théories du complot et leurs évocateurs, persuadés d'en savoir plus que le commun des mortels, m'exaspèrent au plus haut point. Je pourrais simplement être agacé par ce bonhomme, mais quelque chose de plus fort me bouleverse. Il jette son mégot puis passe sa langue sur ses lèvres grises ; il pue le tabac brun ; ses dents ne sont que des vestiges entartrés.

Un grondement. Derrière nous, une moto remonte la bande d'arrêt d'urgence, ralentit. Plus aucune plainte ne provient du groupe de personnes que j'avais quitté. On regarde tous. Un uniforme.

Le gendarme nous dépasse moi et le vieux, va se ranger près de la camionnette d'UPS. Déjà, des gens l'entourent. D'ici, je ne saisis rien de la conversation qui s'est engagée. Je fais quelques pas dans leur direction.

— … on pourrait nous dire ce qu'il se passe, c'est un comble !

— C'est toujours pareil…

Le gendarme est un grand type entre deux âges. Il vient d'enlever son casque, mais a gardé ses lunettes de soleil. Avec le dos de sa main, il s'éponge le front.

— Un accident s'est produit un peu plus loin sur cette portion d'autoroute…

— Mais enfin, vous venez de nous dire que c'était ici qu'il

avait eu lieu, votre accident ! Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'accident !

— On en a assez !

Je me glisse à côté de ma grande copine et je m'aligne dans son ombre. Toujours ça de gagné. Le vieux me colle avec un sans-gêne consommé. Je remarque qu'il perd un peu d'assurance à proximité de ma voisine.

La foule se densifie autour du gendarme. Il a décidé de ne pas répondre aux questions. Les gens ont trouvé quelqu'un à qui s'en prendre. On commence à entendre des remarques pas très flatteuses sur la maréchaussée. Avec un certain panache, son représentant rattache son casque et enfourche sa moto. Au-delà du brouhaha désapprobateur, je perçois un éclat de voix qui provient d'un peu plus loin. D'autres, comme moi, l'ont entendu. Les têtes assommées par trop de soleil se tournent les unes après les autres.

— … plus rien. Plus rien du tout, je vous dis ! Il est en train de se produire quelque chose de grave, je vous assure.

Un homme en costume fend la foule, surexcité, perlant la sueur par tous les pores de la peau, il luit comme s'il avait été enduit d'huile.

— Voilà le début du spectacle, me susurre le vieux.

Je n'ai pas le temps de comprendre ce qu'il a voulu insinuer, car l'homme affolé agrippe la manche du gendarme qui lui demande poliment, mais fermement de retirer sa main. Mais l'autre parle en même temps.

— Il n'y a plus de radio. J'ai fait le tour des stations, il n'y en a plus une seule qui émet !

Il a presque le phrasé d'un dément.

— Il se passe quelque chose de grave, répète-t-il en s'adressant cette fois à la foule.

Le gendarme parvient à dégager gentiment son bras.

— Essayez de vous calmer, monsieur.

Effectivement, son état, entre panique et hébétude, ne plaide pas en sa faveur. Pourtant, un sentiment particulier se diffuse chez les personnes présentes, sentiment que je partage à mon corps défendant, alliage d'incertitude et d'une sorte de peur lente, qui entre en résonnance avec ma propre angoisse. Je pense à Carine, et à ma fille. On est tous comme posés en équilibre sur le fil d'une arête acérée. Sauf le vieux.

— Je m'appelle André.

Par réflexe, je serre la main maigrelette et mouchetée de tâches de vieillesse qu'il me tend. Autant serrer la main d'un mort.

— Cédric.

— Il a raison !

Un murmure prolongé. Un grand quelque chose collectif est en train de se former. De nouveaux automobilistes ayant abandonné l'habitacle confiné de leur véhicule s'approchent. On est très nombreux, des corps se pressent contre moi, il est trop tard pour se dégager. Pris en étau entre une épaule et un dos, André disparaît quasiment de ma vue.

— C'est vrai, je ne reçois plus la radio non plus.

— C'est la batterie de votre voiture qui serait…

— Non, non.

Le gendarme redescendu de sa monture tente d'intervenir, personne ne l'écoute. Je vois par-dessus les têtes quelques individus qui regagnent leur voiture. Un frémissement, on piétine, le mouvement se généralise. On me libère.

— C'est mal barré, me dit André.

Je ne réponds pas. Bon Dieu, cette canicule ! À chacune de mes respirations, une matière chaude coule dans mes poumons. Une exclamation, un cri. Malgré ses verres fumés, je surprends le gendarme qui m'observe. Apparemment aussi paumé que les autres. Rien qui ne me rassure. Il faut que je vérifie par moi-même.

Je passe deux fois, trois fois le spectre des fréquences. Je n'obtiens que des grésillements. Tout le reste fonctionne, ce n'est pas un problème électronique. J'ai baissé toutes mes vitres ; dehors, dedans c'est l'étuve. Côté passager André apparaît, pas loin de me faire sursauter.

— Vous avez un gilet pour quand on a un accident ?

Et sans attendre ma réponse, ses doigts se dirigent vers la poignée de la boîte à gant.

— Ne touchez pas à ça !

Il ne bouge plus d'un centimètre. J'ai hurlé. Mon index le désigne de manière menaçante.

— Très bien, dit-il après une seconde tout en se repliant.

— Qu'est-ce que vous avez besoin d'un gilet dans ces circonstances…

Avant qu'il ne réplique, je relève la vitre. Une petite moue à la bouche, il hausse furtivement les épaules et retourne à son camping-car. C'est ça, va-t-en. Je visite une fois encore la bande FM, sans plus de succès. Merde.

Je ferme les yeux. Il faut que je me recentre. Pourquoi, essayé-je de me dire, pourquoi imaginer le pire ? C'est juste un putain d'embouteillage. J'ai bien envie de donner de grands coups de poing dans le volant, mais je me retiens. Avec cette température, je me fatiguerais vite. Je récupère mon téléphone sur le siège où je l'avais posé. Je remarque immédiatement que l'indicateur de réception est au maximum. Pas de radio, mais le téléphone. On a failli céder à l'hystérie sans raison. Je consulte mes messages : *nada*. Carine n'est pas encore sortie de chez le médecin. Vu l'heure – pas encore midi – elle doit vraisemblablement encore attendre son tour dans la salle d'attente. Prendre son mal en patience, prendre son mal en patience…

— Vous avez soif ?

André est revenu se percher sur la marche de son camping-car. Adossé à la portière de ma voiture, les bras croisés sur la poitrine, je le regarde siroter à petits coups secs un Perrier. Il me fait signe de venir me servir dans sa glaciaire. Je l'ignore exprès. Confinée la matinée entière dans la boîte à gant, l'eau de la bouteille doit au mieux être tiède à présent. D'un geste,

le vieux m'invite encore à m'approcher. Il arbore un léger sourire qui lui donne un air un peu sénile.

— Il faut beaucoup boire par le temps qu'il fait. Surtout quand on est vieux comme moi. On se déshydrate vite à mon âge, vous savez. On ne ressent pas la soif, pas comme vous les jeunes.

Il me lance une cannette que j'attrape au vol nonchalamment. Le contact glacé est surprenant. Je m'accoude au capot, brûlant lui, de son camping-car. Un modèle ancien, comme son propriétaire.

— Ouais, c'est ce qu'on nous répète tous les ans à la télé, répliqué-je d'un ton rogue.

Je tire la languette métallique, le son des bulles qui pétillent est une douce musique à mes oreilles. André émet un ricanement satisfait. La première gorgée est presque douloureuse pour mes muqueuses asséchées, mais l'instant d'après, comme lorsque l'infirmière retire l'aiguille de votre bras, le soulagement est immédiat. Je bois tellement vite que de l'eau gazeuse me coule autour du menton. André se claque les cuisses, hilare.

— Merci, dis-je en m'essuyant la bouche du revers de la main.

André me débarrasse de la cannette vide. Les rayons du soleil sont impitoyables. Je suis obligé de retirer mon bras du capot.

— Je vous paye un nouveau coup à l'intérieur ? On sera au

frais, c'est climatisé.

Je lève les yeux, de la sueur ruisselle autour de mes sourcils. De rares nuages rabougris stagnent dans un ciel d'un bleu irréel. Presque à son zénith, l'astre incandescent nous fixe sans répit. André déplace sa silhouette de squelette jusqu'à la porte de la partie aménagée.

— À vous l'honneur.

Je grimpe d'une enjambée sans m'aider du marchepied. Il me suit. Une pénombre relative et une vraie fraîcheur m'accueillent. Je frissonne, après toute cette chaleur. Je tourne la tête de quelques degrés.

Ce que j'aperçois me fige immédiatement.

Sur la banquette-lit, à portée de bras, le corps malingre d'une vieille femme nue recroquevillée en chien de fusil. Je ne vois pas le visage qui repose dans le moelleux du dossier, seulement sa longue chevelure grise et pauvre organisée en mèches grasses aplaties en plaques. La peau de son dos est striée de lignes noirâtres. Après une seconde, je comprends qu'il s'agit de profondes lacérations recouvertes par les croûtes qu'a formées le sang en coagulant. Les poignets ramenés dans le dos sont ligotés l'un à l'autre, ainsi que les chevilles, par des fils électriques serrés si fort que la chaire boudinée semble sur le point de rompre. Malgré la climatisation, je commence à percevoir l'odeur de la putréfaction.

Je me retourne vivement et je surprends l'expression de stupéfaction qui traverse le visage fripé d'André. Il est près

de moi, presque à me toucher. Je perçois l'infime instant d'hésitation ; avant qu'il ne tente de reculer, je l'ai déjà saisi par les avant-bras. Ils sont si osseux, j'ai l'impression que je vais les briser. Il ne se débat pas, il se contente de lever un regard vers moi imprégné d'une peur si misérable qu'elle m'inspire l'exact inverse de la pitié. Je l'attire contre moi, il ne peut plus bouger. Drôle d'étreinte. Je ne sais pas ce qui se passe ici. Je veux savoir.

— Ça doit être l'œuvre du diable, chevrote-t-il. Oui, ça ne peut être que le diable.

Je serre plus fort encore. Il pousse un faible glapissement. Il fléchit sur ses jambes, mais je l'oblige à se redresser.

— Le diable… je suis d'accord, c'est le diable, dis-je doucement sans que mes yeux ne se détournent des siens.

Malgré les tremblements de son corps qu'il transmet à mes mains, malgré cette faiblesse immanente, il soutient mon regard. Non, il s'y accroche plutôt, comme pour ne pas sombrer dans un vide dont j'ignore tout.

— Ce n'est pas… elle ne devrait pas être ici.

— Vous m'avez fait monter pour me montrer ça ? Exact ?

— Elle ne devrait pas être là, répète-t-il.

— Qui est-ce ?

— Ma femme… oui, je l'ai tuée. Je l'ai tuée cette salope…

Sa phrase demeure en suspend. Le bout de langue émerge entre ses deux lèvres. Il se penche lentement sur le côté pour jeter un œil par-delà mon épaule. De grosses veines sclérosées

affleurent sur son front ridé. Son attention se reporte sur moi.

— Je la détestais. Des années… elle m'a fait une vie infernale. Et puis ce soir-là je ne pouvais plus la supporter, c'était fini. Alors je l'ai attrapée. Elle m'insultait, elle avait pris l'habitude de me traiter de tous les noms. Elle ne se taisait pas, pas son genre… Je l'ai frappée, puis j'ai arraché le fil de la lampe de chevet et je l'ai attachée. Les mots orduriers qu'elle me crachait au visage… je l'ai traînée jusqu'à la cuisine. J'ai eu le temps d'y penser, que le carrelage c'est plus facile à nettoyer, mais je n'ai pas renoncé, j'étais résolu à la faire taire. J'ai saisi le plus grand couteau. Je crois qu'elle n'a pas compris au début, même après les premiers coups…

Aussi distinctement que si la nuit venait de tomber, je devine que quelque chose vient de s'éteindre en lui.

— C'était il y a onze ans. J'ai incinéré son corps. Il ne restait plus rien d'elle, plus rien du tout ! On n'a jamais réussi à me coller sa disparition sur le dos. J'avais réussi à oublier…

Le gendarme s'extirpe du camping-car et se dirige directement vers moi. Il a abandonné ses lunettes de soleil. André est affalé contre la roue de ma voiture, dans le peu d'ombre restante. Il y a pas mal de gens agglutinés autour du camping-car et de ma voiture, je lis une consternation détachée sur ces visages rouges et humides. André n'a plus dit un seul mot depuis ses aveux. Je veux qu'on m'en débarrasse.

— Je vais vous demander de le surveiller pour moi, le temps

que je prévienne ma hiérarchie. Ça ira ?

Comme quelqu'un qui vient de découvrir un cadavre.

— Vous ne devriez pas être au moins deux ?

Il ne bronche pas. Je remarque quand même les muscles de ses mâchoires qui se contractent et se relâchent alternativement.

— Je n'en ai que pour un instant.

Des dizaines de paires d'yeux sont braqués sur moi. Pour eux, je ne suis qu'une partie de cet événement. Le gendarme revient déjà. Il attrape André par les épaules. Ce dernier se laisse relever. Il l'emmène vers le camping-car et le menotte au volant.

— Il faut que je vous parle, me dit-il en me prenant à part. Je vous demande de ne pas le faire savoir, mais il se trouve que je n'ai réussi à contacter personne avec ma radio. Est-ce je peux vous emprunter votre portable ?

Il y a un mouvement devant ma voiture et puis je vois quelqu'un qui s'accroupit. Je tends le cou. Une femme inanimée au sol. Je reconnais la grande fille à la robe. Très vite, un personnage émerge de la foule et se dirige vers la victime avec une détermination toute professionnelle.

— Je suis médecin.

Il s'approche, s'accroupit lui aussi et bascule la tête de la femme en arrière. Mais à ma grande surprise, il se redresse aussitôt, fait quelques pas en arrière. Le gendarme est le plus prompt à réagir.

— Qu'avez-vous ?

— Je connais cette femme…

— Vous voulez que je m'en occupe ?

— Vous ne comprenez pas…

Je me trouve à moins de trois mètres d'eux. Le médecin est plus blanc qu'un fantôme.

— Cette femme… j'étais étudiant, il y a vingt ans, je roulais trop vite. Elle traversait la rue… je n'ai pas eu le temps de freiner…

Quelqu'un apporte une couverture. La grande gémit, elle murmure qu'elle a soif, qu'il fait trop chaud. Le gendarme se retourne vers moi. Je ne peux que secouer la tête.

— Vous me le prêtez votre portable ?

Je m'exécute. Je m'attends à ce qu'il fasse une remarque sur ce qu'il vient de se passer, mais je suis déçu.

— Il ne marche pas.

Je reprends mon Nokia. Effectivement : pas de réception. Je ne sais pas pourquoi, je ne suis pas étonné. Une femme et deux hommes viennent à notre rencontre. Ils nous saluent. La femme joue le rôle de porte-parole.

— Vous avez appelé du renfort ?

Le gendarme avoue qu'il n'a pas pu. Des regards entendus ; eux non plus ne sont pas surpris.

— Nous avons décidé de ne pas rester les bras croisés à attendre une hypothétique aide. Ces messieurs disposent dans leur camionnette d'un chalumeau. On est nombreux à être d'accord pour découper les glissières centrales afin de faire demi-tour.

Le gendarme s'emploie à leur expliquer qu'ils n'en n'ont pas le droit, qu'ils risquent de mettre leur vie en danger ainsi que celle des autres usagers. Mais ils sont déterminés ; ils ne venaient pas pour obtenir une autorisation.

— Avez-vous remarqué ? ajoute la femme dont l'expression est devenue grave. Depuis au moins une heure, aucun véhicule n'est passé dans l'autre sens.

Je fais comme tout le monde, je patiente et profite du spectacle. Le feu du chalumeau feule doucement pendant que sa langue bleutée trace une ligne de fonte avec une lenteur exaspérante dans le métal de la glissière. Derrière son masque de soudure, le Vulcain moderne besogne dans l'enfer du midi. Un vrai four. La grande n'a pas été la seule à faire un malaise, on recense une bonne douzaine d'autres cas. Ceux qui le peuvent se sont réfugiés dans leurs habitacles climatisés. Autour de moi, les incrédules tentent et tentent encore d'appeler leurs proches ou d'accéder à Internet. Moi-même, je ne peux m'empêcher de vérifier mon téléphone de temps en temps.

Brutalement, un long hurlement déchire la torpeur générale. Il y a un instant de confusion. Un peu plus loin sur ma droite quelques personnes s'écartent précipitamment, comme réveillées en sursaut. Le hurlement reprend, suivi d'une sorte de râle haletant ponctué de gargouillements. La scène s'éclaircit. J'aperçois deux hommes enlacés roulant à terre entre deux voitures. Le premier essaye avec la force du désespoir de repousser son adversaire en poussant des cris de

terreur déchirants pendant que l'autre le mord à de multiples reprises avec une sauvagerie si incroyable que le sang jaillit en tout sens. Des bras les séparent, mais l'assaillant n'en a pas fini et s'attaque aussitôt aux nouveaux venus.

— Je vais tous vous dévorer ! Tous !

Je crois rêver : je fixe l'asphalte où des bouts de chairs trempent dans une substance visqueuse. Les sauveteurs deviennent les victimes. N'arrivant pas à maîtriser le forcené, ils s'enfuient l'un après l'autre. L'homme blessé est allongé sur le dos, abandonné, les bras pliés sur sa poitrine poisseuse de sang ; il est parcouru de violents tremblements.

Un claquement.

L'apprenti cannibale tombe sur lui-même comme un paquet de linge sale. Le gendarme abaisse son arme. Un gouffre invisible s'ouvre sous nos pieds. Il a exactement le même regard que le médecin.

J'attends de me retrouver dans ma Clio pour m'enfouir la tête dans les mains. Je ne me sens pas très bien. Je pense à Carine et à Romane en permanence. Je refuse de céder à la panique, mais… qu'arrive-t-il ? Que m'arrive-t-il ? L'air est épais, on pourrait s'y noyer. Frappé d'une intuition, je jette un œil dans mon rétroviseur. À la limite de l'angle mort, j'y vois le camping-car d'André. La tête de l'assassin dépasse de la portière à la vitre restée ouverte. Il ne peut pas s'étirer d'un centimètre de plus sans risquer de se démantibuler les poignets. Il bouge beaucoup. On dirait qu'il parle tout seul.

Non, il m'appelle.

La canicule embrouille mes pensées, chaque pas dans cette fournaise me coûte. André m'observe tandis que je m'approche. Il trépigne, il veut être sûr que j'entende ce qu'il a à me dire.

— Regarde, regarde…

— Regarder quoi ?

Je suis exténué. J'appelle de tous mes vœux les nuages et la pluie.

— Regarde bien là où tu ne veux pas regarder. Regarde dans ta boîte à gant !

Je recule. Je ne veux pas l'écouter.

— Regarde !

Je claque la portière pour ne plus l'entendre, mais je ne peux échapper à son reflet dans le rétroviseur. Je me sens terrorisé. C'est incompréhensible, c'est quelque chose que je refuse. La boîte à gant est là. Je l'ouvre d'un coup. La bouteille d'eau. Je la retire. En dessous, il y a quelque chose : une enveloppe déjà ouverte. Ce n'est pas à moi… je regarde l'adressage : mon nom, ma rue. Ça provient du tribunal d'instance. Quand je retire la lettre de l'enveloppe, une émotion que je ne connais pas m'étreint. Je déplie le papier que je parcours rapidement. C'est signé par le juge des tutelles, ça concerne mon droit de garde exclusif.

Bouleversé, j'attrape mon téléphone alors que les larmes me roulent sur les joues. J'ai de la réception ! Je cherche fébrilement le numéro de Carine dans mon annuaire. Ça sonne

une fois, deux fois… on décroche.

— Allo ?

— Marc ? C'est Cédric !

— Cédric ? J'essaye de te joindre depuis ce matin. Romane est prête et…

— OK, OK ! Je suis bloqué dans les embouteillages, une histoire de fou. Dis à Romane que je ne sais pas quand j'arrive, mais au pire je serai là ce soir.

— Très bien…

— Passe-moi Carine, s'il te plaît.

Un silence.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je te demande de me passer Carine…

— Arrête, Cédric ! Je ne sais pas à quel jeu tu joues, mais tu arrêtes tout de suite !

— Comment ? Écoute, Marc…

— Carine est morte de son cancer il y a un mois ! Et c'est moi qui ai géré Romane à ce moment-là. Merde, Cédric ! Tu n'étais pas là pour elle, tu n'étais pas là pour ta fille !

Le téléphone me glisse lentement des mains et tombe entre les deux sièges.

Sans savoir comment, je me retrouve errant entre les deux files de voitures. Un homme m'attrape par la manche, l'écume à la bouche.

— On paye tous autant que l'on est ! On paye tous !

Je me libère de son étreinte. Près du pont, les tronçons de

glissières sont évacués. Dans la foulée, les premières voitures franchissent le terre-plein central. De derrière un pilier du pont, un poids lourd surgit, roulant à tombeau ouvert. Les voitures en manœuvre ne peuvent pas se dégager. Le camion les percute à pleine vitesse, les aplatit en une fraction de seconde comme des maquettes en carton, avant de se coucher sur le côté et de s'immobiliser dans un vacarme épouvantable, cabine et remorque en travers des voies. Des silhouettes se précipitent vers les carcasses désintégrées.

— On paye tous !

D'autres silhouettes. Des dizaines, des centaines. Elles courent entre les véhicules, remontent vers nous comme une marée accélérée. Une femme passe si près de moi qu'elle me percute et se renverse. Je veux l'aider à se relever, elle repousse ma main. Sa peau est cloquée à divers endroits.

— Ça nous brûle, ça nous brûle ! s'étrangle-t-elle en se redressant.

Les nouveaux arrivants pullulent, ne se préoccupent de rien d'autre que de filer. Ils sont si nombreux qu'ils m'emportent dans leur mouvement. Je me bats comme un dément pour résister à cette force et revenir à ma voiture. J'y parviens, je ne sais comment, et je m'y engouffre avant d'en verrouiller les accès. De l'autre côté des vitres, le tourbillon ininterrompu et dense des fuyards, cette grande masse sombre et mouvante, martèle le bitume, secoue l'habitacle de manière inquiétante. Je me recroqueville sous le volant, les paumes plaquées sur les

oreilles. Des mains, des corps frappent la carrosserie dans de grands bruits mats. Malgré ma stupéfaction, malgré le choc, je perçois avec une acuité irréelle l'anormalité du peu de ciel qu'il m'est encore permis de distinguer. Il est devenu blanc : plus de nuages, plus de soleil, mais je baigne dans un brasier, j'ai l'impression que mes vêtements sont en train de s'enflammer.

J'ai peut-être fermé les yeux. Maintenant qu'ils sont de nouveau ouverts, je découvre ma passagère. Elle est installée à côté de moi, apparition immobile. Comment pourrait-elle se mouvoir de toute façon ? Elle est si maigre que la robe qui recouvre son corps colle à sa peau ; le tissu léger épouse la saillie des os avec obscénité. Sa tête aux joues creusées, à la peau mince et tendue par la maladie, pivote vers moi. L'absence de cheveux a dévoilé un crâne parcouru de veines bouffies. De cette bouche entr'ouverte dont les lèvres ont presque disparues s'échappe un souffle long et pénible. Des yeux noisette portent sur moi un regard emprunt d'une infinie lassitude.

— Carine… je… je suis tellement désolé. Je ne pouvais pas le supporter…

Elle n'a pas la force de me répondre, tout juste arrive-t-elle à lever un doigt et m'indique quelque chose à l'extérieur que je ne peux voir. Je me redresse, passe la tête par-dessus le tableau de bord. Romane, je veux te revoir. Est-ce là mon châtiment, est-ce ainsi que cela finit ? La foule est passée. Elle est suivie d'une vague de feu roulante qui avale la route et s'apprête à m'engloutir.

Questions à Romuald Herbreteau,
auteur de *Long Line Of Cars*

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

À sept ou huit ans, j'ai commis un roman (quatre pages) où des scientifiques-aventuriers combattaient une invasion de dinosaures. Je me souviens précisément d'une formidable satisfaction : celle d'avoir écrit mon histoire. Je suis persuadé que les succès – petits ou grands – participent à l'envie d'aller plus loin.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Lors d'un embouteillage, bien sûr. En rongeant mon frein (hum…), soudainement, j'ai pris conscience d'une sorte de torpeur qui s'emparait de moi. De la même façon que l'on passe du monde éveillé à celui des songes, j'ai trouvé que cette situation (un mélange d'anormalité, de frustration, avec les perceptions modifiées de l'environnement depuis l'intérieur du véhicule : distances, danger, temps…) était un terreau idéal pour symboliser le moment d'un passage, comme glisser progressivement vers un ailleurs. Restait à découvrir le *où* et *le pourquoi.*

Quels sont selon toi les bons ingrédients d'une nouvelle ?

Ah ! Si je le savais, je les utiliserais à chaque fois ! Je pense tout de même que l'idée fondatrice d'une nouvelle n'en est que… la fondation. En tant que lecteur, je veux admirer la maison entière.

Quelle est la rencontre la plus étrange ou la plus hasardeuse qui t'a été donnée de faire ?

Un collègue, Geoffroy, fan de polar et un des membres actifs du fanzine de luxe *L'indic* de l'association Fondu au Noir. En septembre 2009, il me dit « puisque tu écris, pourquoi ne présentes-tu pas tes textes ? ». J'ai suivi son conseil et produit quatre nouvelles en autant de mois. Dans la foulée, j'ai découvert le formidable collectif d'écrivains Cocyclics. Mes textes ont tous été sélectionnées pour publication, dont « Il ne pleut plus à Jamalpur » qui a remporté le 1er prix du concours « 2084, le meilleur ou le pire des mondes ». Un grand souvenir, puisque à cette occasion j'ai rencontré Pierre Bordage et gagné une croisière (entre autres) ! Merci Geoffroy !

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Dégager un peu plus de temps pour écrire et m'attaquer au format long qu'est le roman.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Deux textes en 2011 : l'un pour le fanzine *Station Fiction* et l'autre pour le fanzine *Éclats de rêves*.

Questions à Bluesnake,
illustrateur de *Long Line Of Cars*

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour dessiner ?

Le plaisir est une grande motivation, l'apprentissage et l'ambition aussi. L'inspiration jaillit de tous les azimuts. Je consomme beaucoup de musique, cinéma, littérature, BD, en essayant de ne pas me laisser influencer par les productions de masse, le plus souvent insipides. Je digère tout ça et ça ressurgit forcément dans mon travail.

Quel genre ou courant littéraire (exemple d'illustrateur) a ta préférence ?

Mon genre de prédilection est la Science-Fiction, bien que j'ai fait très peu de dessins en rapport. J'aime aussi l'ésotérisme et la Fantasy, ainsi que le Fantastique. En revanche, il n'y a pas d'artiste que j'admire. Je suis par exemple scotché par la technique à l'encre de Sigeru Mizuki, Mark Schultz et Burne Hogarth, ainsi que Benjamin pour la peinture numérique, et je m'y réfère pour travailler, mais je ne me m'inspire d'aucun artiste. Pas directement en tout cas. À mon sens, une des œuvres majeurs de la BD dans sa globalité est *Universal War One* de Denis Bajram.

Comment t'est venue l'idée de cette illustration ?

La composition s'est imposée d'elle-même lorsque j'ai lu l'histoire. J'ai rassemblé les indications fournies par le récit puis réfléchi aux détails et effets qui pouvaient accentuer le sentiment d'étouffement et d'oppression, et rajouté un élément fantastique intriguant.

Que t'apporte la création graphique ?

C'est un mode d'expression bien plus intime que la parole. En dessinant j'évoque mes sentiments et ma nature profonde, et les exprime à des interlocuteurs qui me comprennent ou pas. De plus, l'imagination est un fleuve impétueux contenu par le barrage de la routine quotidienne, et c'est un soulagement que d'ouvrir les vannes de temps en temps afin de la libérer.

Que t'inspire ceci : « On rencontre sa destinée souvent par les chemins qu'on prend pour l'éviter. » Extrait des *Fables*, de Jean de La Fontaine.

Si je veux devenir dessinateur, il faut que je travaille dur la musique. Logique !

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

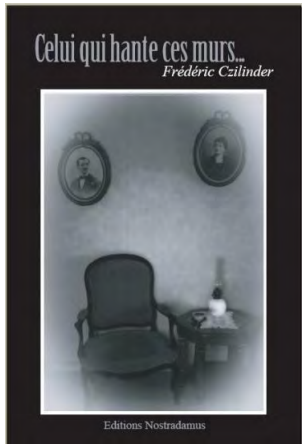
Améliorer mes techniques, et pour cela poursuivre assidument la formation que j'ai commencée. Je me suis fixé comme défi d'intégrer une communauté d'artistes internationale quand je m'estimerai bon, en prenant les commentaires comme indicateur de mon évolution.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Je me consacre à ma formation et à OutreMonde. J'espère donc pouvoir poursuivre l'aventure avec vous, et ceci dans plusieurs genres différents, car c'est un excellent exercice pour moi et c'est, de plus, très intéressant.

Les éditions Nostradamus

présentent...



Celui qui hante ces murs, un roman de Frédéric Czilinder.

Il existe des lieux dont l'atmosphère est si pesante, si néfaste, qu'elle en devient palpable pour le visiteur imprudent qui en franchit le seuil. Des édifices dont chaque brique, chaque moellon, chaque matériau rend l'écho des atrocités perpétrées en leurs murs...

Au fil des lignes, un recueil de sept nouvelles fantastiques de Frédéric Czilinder.

Que manque-t-il à un écrivain en mal d'inspiration pour connaître le succès, sinon un beau stylo offert par un bien étrange libraire ? Ne risque-t-on pas d'attirer le mauvais sort en tuant un chat noir ? ...

à commander aux éditions Nostradamus

Michaël Moslonka

Donnez-nous mille colombes

une nouvelle de Michaël Moslonka
illustrée par Alda

« Dans ces mondes où triomphe le culte des idéaux, des universaux générateurs de mythologies – totalitaires ou démocratiques –, l'individu passe pour quantité négligeable. On le tolère ou le célèbre seulement lorsqu'il met son existence au service de la cause qui le dépasse et à laquelle tous vouent un culte. (…) Où sont les individualités solaires et solitaires, magiques et magnifiques ? Que sont devenues les exceptions radieuses dans lesquelles s'incarne, jusqu'à l'incandescence, cette conscience qui ne se dissout pas sous l'oppression ? »

Michel Onfray, *Politique du rebelle, traité de résistance et d'insoumission*.

Le Village

Il était une fois un village à la prospérité souveraine.

Ses forêts donnaient le plus exceptionnel des bois, dont l'aubier mariait douceur, solidité et rutilance. Ses rivières étincelantes devaient leur éclat aveuglant aux écailles argentées de ses poissons qui y ondulaient paresseusement. Ses vergers offraient à qui levait le bras des fruits juteux et savoureux.

Blé, maïs et tournesol dressaient haut leur tige, cherchant à unir leur tête d'un jaune flamboyant au soleil solitaire. Tandis que dans les potagers, un arc-en-ciel de légumes poussait en de riches et appétissantes proportions. Dans les prés à l'herbe haute, à la panacée de trèfles odorants, paissaient placidement bovins et ovins, bien en chair, en cuir et en laine, dans la quiétude d'une existence familiale.

Cette myriade de richesses s'enlaçait autour de chacun des versants de la colline jusqu'à son sommet, arrondi en un sein généreux offert aux maisonnées du Village. Des habitations de briques beiges et aux toits de tuiles rouges. Fraîches et accueillantes ouvrant leurs volets colorés sur des intérieurs douillets emplis de promesses d'amour et de bonheur.

Ils ne manquaient de rien et vivaient de tout. Bien à l'abri derrière de hautes murailles de pierres. Ces fortifications, recouvertes de spirales de barbelés aux reflets assassins, encerclaient méthodiquement le fruit de leur opulence naturelle. Du haut de ces murs imprenables, des miradors perçaient les ténèbres environnantes d'un œil unique et aveuglant. Pas un mouvement ne pouvait échapper à ce regard inquisiteur.

Ainsi, les villageois vivaient repliés sur eux-mêmes. De leur avis, c'était tant mieux. Car dehors, derrière ce qu'ils appelaient *la Clôture*, sur des miles et des miles, n'existaient que misère et déchéance. Terres grises à la roche brisée, ouvertes en des cavités béantes et cendreuses. Aux pousses rares et rachitiques, infâmes à manger. Traversées par des eaux

boueuses, malodorantes, à la vie maladive et bien souvent mortelle. Pire, ces terres noires recelaient en leurs sombres et acérées caillasses *les Autres*. Ces *Autres* qui cherchaient à pénétrer dans le Village.

Ces Autres

Par delà la Clôture, les Autres se mourraient. Agonisants ils erraient au cœur des terres inhospitalières qui les avaient fait naître. Des terres qu'ils affectionnaient pourtant malgré la vie dure qu'elles leur menaient.

Désespérés, ils les laissaient tristement derrière eux lors de leur folle migration vers le Village. Vers cet espoir d'une meilleure existence.

Vers la réalité d'une mort horrible… Leur chair inextricablement enchevêtrée dans les barbelés aux pointes rouillées. Brûlée par l'électricité parcourant chaque partie métallique de l'enceinte. L'épiderme perforé d'innombrables éclats de verre. Le squelette brisé et le corps désarticulé par l'impact d'une chute mortelle. Leur individualité fauchée par les balles meurtrières des Gardiens, leur personnalité sacrifiée aux charognards.

Par centaine ils s'en allaient mourir ainsi. Au pied de la Clôture pour les moins chanceux. Dans ses hauteurs ou en contre-bas pour les plus heureux qui pouvaient agoniser le regard rivé sur cet éden tant rêvé. Alors, tous s'éteignaient,

bercés par l'espoir d'une douceur de vivre jusque dans les dernières secondes de leur respiration en charpie.

Les villageois les redoutaient. Il s'agissait certes d'êtres humains, mais *qui habitaient de l'Autre Côté*. Une répartition géographique suffisante pour justifier peur et mesure protectionniste.

Une seule présence en leur sol et *ces autres* mettraient en péril l'équilibre du Village. Privés de tout, ces gens-là ne sauraient réfréner leurs instincts de consommation et de convoitise. Qui plus est, les cendres de leur bled, charriées dans le sillage de leurs haillons, transformeraient champs et cultures en terres mortes ne faisant pousser que de la pierraille stérile et de l'herbe cendreuse. Finalement, comment s'intégreraient-ils à l'harmonie de la Vie Collective ? Leur langage recelait une mélodie insupportable et incompréhensible envahie de fausses notes.

Non, *ces autres* se révélaient bien trop différents. Une différence dangereuse qui chamboulerait la normalité de leur communauté. Leur médiocrité d'en contaminer l'abondance. Et leur détresse d'en sonner le glas.

Chapeau !

Monsieur le Maire contemplait la masse de ses administrés appelés sur la place du Village par la sonorité angélique de la cloche de l'église. Il se dressait en haut du balcon de sa

mairie, bombant strictement le torse, bien en chair dans l'habit communal et entouré de ses habituels ministres, Messieurs Ses Adjoints. Ceux-ci s'habillaient toujours en costume queue de pie noir, d'une chemise blanche impeccable, de souliers au cuir vernis et d'un chapeau haut-de-forme. Leur distinction physique importait peu. Seul comptait l'habit. L'habit et la fonction. C'est à dire : Servir l'Administration.

Un unique Monsieur l'Adjoint tenait son galurin entre ses mains, là où l'ensemble de l'équipe ministérielle le portait sur la tête.

Disposant de l'attention de sa population, Monsieur le Maire se tourna vers ce ministre à l'attitude différenciée. Il s'empara du haut chapeau d'un geste sans appel puis déclama :

— Au nom du Respect de l'Individu ! Au nom de la Féminité qui coule dans les veines de toutes les femmes ! Au nom de l'Administration qui ne pouvait supporter pareil comportement en son havre de rigueur et de déférence !

Une fois cette série de toasts clamés hauts et forts, le couvre-chef officiel s'envola magistralement dans les airs.

La foule ovationna ce geste empli d'autorité. Elle était heureuse de son appartenance au Village, fière d'être administrée par un homme tel que Monsieur le Maire.

En effet, l'adjoint, dorénavant la tête nue, avait honteusement insulté la fonctionnaire œuvrant à l'accueil de l'Hôtel de Ville. Lors d'un aparté avec l'une de ses connaissances, il s'était exprimé à son insu la gratifiant d'une insulte allant à l'encontre

de la bienséance et de la gent féminine. Mais les murs n'avaient pas que des oreilles, l'institution disposait également de zélés rapporteurs.

Qu'importe le caractère privé des propos tenus ! Dans la bouche d'un Adjoint, ils faisaient honte à l'Administration et aux valeurs qu'Elle prônait en la personne de Monsieur le Maire.

Celui-ci n'avait pas tardé à réagir et à corriger l'irrespectueux d'une mesure exemplaire.

Transportée, la foule salua de plus belle la courageuse et intègre initiative du politique.

Rage de Vivre

Au même instant, sur les hauteurs d'un mirador, un rapace au petit bec sombre et recourbé, scintillant d'un reflet carnassier, observait les Gardiens. Sa pupille d'ombre cerclée d'or roulait d'une attention plus que volatile.

Les humains portaient le corps d'une femme vêtue de haillons pour finalement la jeter du haut des remparts. Ils la regardèrent longuement dégringoler.

Grâce au soutien des villageois, l'intruse avait été rapidement appréhendée. L'intelligence des fonctionnaires, elle, avait permis de comprendre cette impensable intrusion. Le Système ne comportait aucune faille ! Cette femme, rongée par une maladie incurable, insoignable en son territoire désœuvré,

était condamnée. Ce qui l'avait poussée à dépasser toutes les limites de son corps pourrissant et, au-delà, celles, matérielles et humaines, de la Clôture. Déjouant pièges mortels et gardes zélés pour finalement tomber entre les mains des milices de quartier. Voilà pourquoi le Système ne souffrait d'aucune faille. Car son incommensurable prouesse s'était heurtée à une frontière infranchissable : il n'y avait aucune aide à attendre des autorités du Village. Encore moins de ses habitants. Et aucunement de l'Administration.

Oui, le Village n'avait pas vocation à soigner toute la misère du royaume. Scrupuleuse sur ses principes, l'Administration ne pouvait accepter une telle jurisprudence qui serait allée à l'encontre de sa rigueur. Quant aux villageois, la *peur de l'étranger* guidait leur conscience.

Donc au nom des Lois du Village, l'indésirable avait été reconduite chez elle. La sentence se devant d'être appliquée exemplairement. Une nouvelle preuve de l'infaillibilité du Système.

Écœuré, ne pouvant en supporter davantage, l'oiseau déploya ses larges ailes et prit son envol rejoignant les cieux tandis que le corps de la femme malade s'écrasait de l'*autre côté*. Cet autre côté à la Nature viciée et démantelée. À l'Humanité sacrifiée.

Dans les pupilles du busard, des flammes rougeoyantes s'agitèrent avec ferveur. Le feu de la colère. De la rage.

Le paradis

Sur la place la fête battait son plein.

Pour parachever sa terrible sentence, Monsieur le Maire avait arrangé une joyeuse manifestation. Un bal dansant. Officiellement, ces festivités saluaient l'efficacité de l'Administration. Officieusement, elles permettaient à ses administrés de se changer les idées et donc d'oublier l'erreur. L'intrusion d'un Autre…

La peur de l'étranger ne dérangeait nullement l'élu, bien au contraire : sans ce sentiment, la femme malade se trouverait encore dans le Village, protégée par la mansuétude de ses concitoyens. Par bonheur tel n'était pas le cas ! Mais en aucune façon, ses habitants ne devaient douter du Système. Un seul doute persistant remettrait en cause directement la mission protectionniste de son administration et par delà, les promesses et les actes de sa personne.

Fort aisément, la parole malheureuse de son ministre avait fait écran. Le ressenti des villageois s'était focalisé sur lui. Monsieur le Maire s'en félicitait doublement, car sa sévère intervention lui avait valu les louanges de la part de ses concitoyens. D'après son Monsieur l'Adjoint chargé de Son Image, sa côte avait déjà doublé ! Leur fidélité lui était toujours acquise.

Monsieur le Maire se gargarisa fièrement de cette éclatante popularité, tout en profitant de l'amusement du bon peuple

orchestré par ses plus talentueux troubadours.

Alors, se posa sur la rambarde du balcon, un rapace à la pupille sombre cerclée d'or.

— Quel magnifique plumage ! s'extasia-t-il en s'approchant pour joindre le geste à la parole. Le volatile le laissa caresser ses grandes ailes brunes.

Écartant la main, l'administrateur montra la foule dansante à l'oiseau peu farouche :

— Vois comme ils ont foi en notre sainte mère l'Administration… Vois combien ils m'aiment !

En totale communion avec les propos narcissiques de l'élu, l'animateur du bal dansant exigea le silence. Pour parler.

— Remercions, encore une fois, Monsieur le Maire de nous avoir ouvert les portes du Paradis de notre vivant !

Et portée par une ovation de dévouement sans conteste, la musique s'envola à nouveau, guillerette et entraînante vers l'azur caressé par les rayons d'un soleil radieux.

Mille colombes…

Élu et rapace restèrent côte à côte à observer les villageois rire et danser. À la fin des festivités, une troubadour très élégante s'avança sur le devant de la scène et tourna son beau visage vers le ciel. A capella, d'une voix de diva limpide et fraîche comme l'eau des ruisseaux, elle demanda à la voûte céleste de lui donner mille colombes et des millions d'hirondelles.

Les villageois l'accompagnèrent en une onde mélodieuse afin qu'un jour, toutes les femmes et tous les hommes redeviennent des enfants et qu'ils puissent vivre dans un joli monde. Sans peur et en paix.

Il n'y eut pas d'applaudissements à la fin de l'hymne du Village. Seul un cri retentit.

Du haut de son balcon, Monsieur le Maire se tenait la main, le visage déformé par la douleur : le busard lui avait arraché chairs et tendons d'un unique et ravageur coup de bec.

Messieurs ses Adjoints se ruèrent sur le volatile, mais les flammes qui s'agitaient dans ses pupilles cerclées d'or, les tétanisèrent sur place. Que signifiait une telle aberration de la nature ? L'oiseau à face de chouette ne leur donna pas de réponse. Il déploya ses larges ailes et s'envola pour tourner sinistrement au-dessus de la Mairie.

Un vent de panique déferla sur la foule qui pour autant ne bougea pas. Le rapace fondit vers les villageois tétanisés qui se contentèrent de baisser la tête et de fermer les yeux.

Rien ne vint. Seuls se firent entendre les accents de la colère :

— Si votre ramage est à la hauteur de votre plumage, alors vous, gens d'ici, ne serez pas les hôtes de ces contrées !

Une voix de femme. Née de la métamorphose du busard en une créature aux longs cheveux châtains. Aux pommettes saillantes et aux lèvres pleines. À la poitrine arrogante. Sa silhouette étant dessinée d'un vêtement de plumes brunes.

De ce corps émanaient des promesses sensuelles. Mais dans son regard brûlaient les flammes d'une rage vindicative aux serments implacables pour quiconque alimenterait les braises de son courroux intérieur.

Un phénomène invraisemblable ! Incroyable ! Pourtant Monsieur le Maire et Messieurs Ses Adjoints furent obligés d'y croire. Ils avaient vu de leurs yeux ébahis le busard se transformer.

Tout comme ils virent, derrière cette diablesse, s'envoler des centaines de blanches colombes accompagnées…

…. d'autant d'hirondelles

Elle s'appelait Rage. Sans connaissance de son père, elle se disait enfant de ses mères : Terre et Nature.

La Terre la couva en ses dures entrailles avant de la confier à la douceur de la Nature qui la berça dans sa luxuriante toison jusqu'à être en âge de voler de ses propres ailes. Élargissant son amplitude *l'oiseau-enfant* survola l'immensité du monde. Ses découvertes l'avaient remplie d'un profond ressentiment. L'espèce humaine était fourbe, cruelle. Destructrice.

Et ses génitrices qui avaient accueilli les bipèdes dotés de raison en leur sein payaient encore le douloureux prix de cette confiance trop aveugle.

Devenue *femme-oiseau*, Rage contempla les environs du Village. Aucun doute, l'état de décrépitude des contrées

alentour, sous ses yeux brûlants, tenait de la responsabilité des villageois ! La construction de la Clôture en était à l'origine. L'extraction des pierres, nécessaires à l'édification de l'immense enceinte, avait ravagé leur terre. Les forêts abattues pour monter les miradors, et le minerai de leur sous-sol ayant servi à forger l'acier barbelé. Inexorablement, ces terres autrefois aussi prospères que le Village avaient été pillées, appauvries, et souillées par les scories de cette besogne dévastatrice.

Monsieur le Maire posait une attention effarée sur ses concitoyens. Une majorité d'entre eux avaient cessé d'exister en tant qu'espèce humaine pour devenir espèce à plumes et à bec. Des oiseaux ! Voilà ce que cette chose avait fait de la moitié de la population : de stupides volatiles !

Le Village, *Son village*, était condamné ! Le nombre restreint de ses administrés ne pourrait empêcher la nature sauvage d'envahir leur civilisation ordonnée de sa faune et de sa flore anarchiques !

Un sourire de satisfaction maligne sur le visage, Rage brava farouchement de ses yeux enflammés l'élu en perdition et se gaussa à gorge déployée. Puis elle redevint la créature libre de chevaucher les vents. Sous le regard effrayé de la communauté humaine, le busard s'envola entraînant dans son sillage mille colombes et autant hirondelles.

Migration choisie

Terre demanda à sa fille d'emmener colombes et hirondelles dans un pays où les enfants ne connaissaient ces oiseaux que dans les livres.

Rage s'acquitta de sa tâche, mais ne s'attarda pas sur le bonheur retrouvé des bouts d'hommes, car sa colère ne s'adoucissait pas. Elle grondait en son ventre comme l'orage à l'horizon d'un ciel ensoleillé.

À tire d'ailes, elle retourna au Village. Vil chiendent que rien ne pouvait étouffer, il avait survécu ! Se dressant toujours sur ses fondations et son élu, fier comme un pape.

Monsieur le Maire et ses Messieurs les Adjoints étaient en train d'accueillir *ces autres* tant redoutés. Ils les sélectionnaient ! Selon leurs compétences, leur langage, leur bonne tenue et leur docilité.

Plus aucun d'entre eux ne tentait de passer en force l'enceinte protectrice : ils attendaient bien sagement leur tour devant une ouverture à même la muraille. Un tour qui durait jusqu'à s'éterniser. Les moins résistants finissant par s'écrouler, mourant à même le sol, laissant leur place à d'autres. Celles et ceux qui étaient refusés retournaient derrière les milliers d'*Espérants*, croyant en une seconde chance.

Le vent se leva dans l'esprit à fleur de peau de la *femme-oiseau* et souffla sur les braises de sa rage intérieure pour l'enflammer en un virulent bûcher sur lequel elle voulait voir

brûler le Village et *tous* ses habitants.

Rage se contint et posa son regard sur les *Bienheureux*, individus choisis comme sont sélectionnés les meilleurs reproducteurs dans un cheptel animalier. Ceux-ci, esclaves volontaires, s'échinaient avec amour à travailler la terre, à entretenir la nature comme aucun Villageois n'en avait déjà été capable. Comme nul autre être humain au monde. La chérissant de leur main, la remerciant de leur cœur, l'embrassant de leur bouche et la couvrant de larmes de bonheur.

Quant aux *Refoulés* qui, irrémédiablement, ne convenaient plus, l'immensité de leur désespérance ne faisait aucun doute de leur fin.

Devant le sort de ces malheureux, l'âme de Rage pleura. Elle déversa sur le feu de sa colère du sel en fusion, et les flammes, ainsi attisées, se propagèrent à l'ensemble de ses veines. La fille de ses mères décida que ce peuple méritait mieux.

Humanité

Les Autres devenus des esclaves bienheureux, s'échinant du *bon côté*, n'étaient plus. Les âmes en peine du *mauvais côté*, non plus. La révolte intérieure d'un unique individu – Rage ! – venait de les transformer en d'autres volatiles.

Leur enveloppe devenue plumage, *Bienheureux*, *Espérants* et *Refoulés* s'envolèrent vers l'immensité du ciel. Le corps léger, l'esprit empli de force, ils profitèrent des courants aériens pour

dépasser sans inquiétude les hauteurs de la Clôture. Même les balles à la vélocité mordante des Gardiens ne purent les atteindre.

Rapaces, passereaux, gallinacés, oiseaux marins, ces milliers de volatiles s'éprirent de l'abondance savoureuse du Village sans pour autant le piller. Une fois contentés, ils s'égaillèrent aux quatre points cardinaux.

Pour mieux revenir en de multiples allers-retours, attirés par la nostalgie natale de leur pays inhospitalier.

Un jour, au retour de ces voyages incessants, une nature sauvage les attendait.

Leurs terres rocailleuses s'étaient couvertes d'arbres majestueux, d'herbes fraîches et de fleurs colorées. Leur air cendreux avait été soufflé et un vent empli de mille saveurs odorantes chantait sereinement. Leurs eaux ne charriaient plus de boues et leurs rivières s'écoulaient limpides dans un lit d'écailles argentées.

Sans le savoir, ils avaient rapporté, des contrées éloignées, des graines. Au chaud dans leur plumage, elles étaient tombées vers le berceau de leurs origines. Les fientes de milliers de ventres rassasiés donnant un engrais nutritif prêt à accueillir en sa chaleur féconde ces opportunes semences.

Alors, certains oiseaux, désireux de revivre une nouvelle humanité, se firent pousser des jambes et des bras. D'autres préférèrent continuer à chevaucher les vents. Tous décidèrent

de s'établir dans cet endroit. De respecter leur terre natale et sa nature.

Derrière la Clôture, quelques Villageois survivaient toujours.

Souvent, ils gravissaient l'enceinte protectrice en désuétude. Non pas pour guetter une éventuelle menace. De là-haut, ils enviaient le bonheur des habitants de l'*autre côté*.

Ils auraient pu les rejoindre, mais ils s'en abstenaient. Par peur.

Peur de détruire cette symbiose généreuse entre Nature et Êtres Humains.

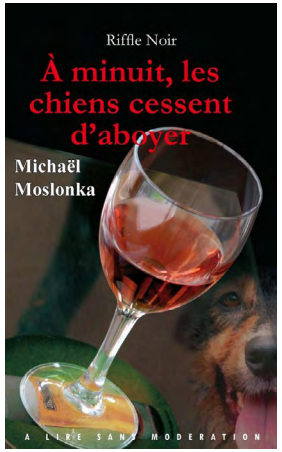
Pour protéger leurs richesses, ils avaient appauvri les contrées voisines pourtant si prospères. Ils avaient fini par rendre tangible le fantôme de leur crainte et par se l'approprier.

Quant à la créature au regard de flamme, au corps de femme et au plumage de rapace, elle s'envolait vers d'autres territoires. Dans son ventre grondait toujours la colère. Elle, éternelle enfant insatisfaite.

Ils pouvaient changer ! Qu'importe qui ils avaient été…

Michaël Moslonka

présente…



À minuit, les chiens cessent d'aboyer, son roman policier aux éditions du Riffle.

Le regard que pose le capitaine Blacke sur ses contemporains autant que sur lui-même est noir comme le charbon, tranchant comme une lame de couteau. Le genre de lame qui a tué Dylan Druelles aux alentours de minuit…

Une nouvelle vie en Artois, un roman sentimental aux éditions Ravet Anceau

Mélanie a décidé de changer de vie. Elle abandonne son métier d'éducatrice pour retourner à ses premiers amours : la littérature. Elle espère aussi resserrer ses liens avec Paul, son amoureux…

Retrouvez les dernières parutions de
Michaël Moslonka dans son Univers Littéraire.

sommaire

La bête du Gévaudan
Loup garou, bête du diable, machination ?

un article de Claude Le Men

Au commencement de juin de l'année 1764, une femme de Langogne, en Gévaudan, gardant son troupeau de bœufs, aux environs du bourg, fut attaquée par une bête féroce. Ce sera la première femme attaquée recensée. Cependant elle ne mourra pas de ses blessures, la bête sera chassée par les bovins.

La première victime sera une jeune fille de quatorze ans, s'ensuivra une longue série de plus de cent... cent dix peut-être cent vingt ou cent trente victimes assassinées, mutilées, défigurées…

La Bête du Gévaudan (fac-simile d'une estampe de 1764)

Toute la région du Gévaudan tremblait.

Le Gévaudan, équivalent de notre Lozère actuelle, pourtant,

fit ce qu'il fallait pour détruire cet être démoniaque. La ruse, les armes, la religion, les chiens dressés, rien n'y fit.

Le capitaine Duhamel, des dragons de Langogne, s'était volontairement mis à la tête d'une troupe de hardis paysans afin de donner la chasse à l'animal mystérieux. Il avait même cerné et tué un grand loup qui lui avait valu dix-huit livres de prime, mais les gens de la campagne ne se rassuraient point ; ce vulgaire loup n'était pas la Bête, ainsi qu'on s'efforçait à le leur faire croire.

On apprit presque aussitôt que celle-ci se moquait des chasseurs et poursuivait ses ravages ailleurs. Les gens ne sortaient plus de chez eux qu'en troupes bien armées. Le capitaine Duhamel et ses soldats opéraient des battues journalières ; mille deux cents paysans, porteurs de fusils, de faux, d'épieux, de bâtons, lui servaient d'escorte ; dès qu'un méfait de la Bête était signalé, on se ruait à sa poursuite. Monsieur de Lafont, syndic à Mende, Monsieur de Moncan, commandant général des troupes du Languedoc, un gentilhomme de la région, Monsieur de Morangiès, et Mercier, le plus hardi chasseur du Gévaudan, s'étaient mis en campagne ; ils battaient le pays de Langogne à Saint-Chély, et de Malzieu à Marjevols. Des crieurs allaient de village en village pour ameuter les paysans ; les braves se mobilisaient et, par les chemins neigeux, partaient résolument à la recherche du monstre.

On savait bien maintenant que la Bête n'était pas un loup. Trop de gens l'avaient vue et donnaient d'elle des descriptions

sommaire

concordantes : c'était un animal fantastique, de la taille d'un veau ou d'un âne ; il avait le poil rougeâtre, la tête grosse, assez semblable à celle d'un cochon, la gueule toujours béante, les oreilles courtes et droites, le poitrail blanc et fort large, la queue longue et fournie avec le bout blanc. Certains disaient que ses pieds de derrière étaient garnis de sabots comme ceux d'un cheval.

La Bête semblait douée d'une sorte d'ubiquité dénotant une agilité surprenante ; dans le même jour, on avait constaté sa présence en des endroits distants l'un de l'autre de sept à huit lieues. On disait tellement de choses : qu'elle se dressait comme un homme sur ses pattes de derrière, que souvent elle semblait même s'amuser à railler les paysans, qu'elle semblait marcher sur l'eau, que c'était le démon lui-même. Les ragots allaient bon train.

Le roi Louis XV, lui-même, alors qu'il avait d'autres soucis, voulut bien compatir aux malheurs de ses féaux sujets du Haut-Languedoc, et son ministre donna l'ordre de faire donner la troupe.

La bête ne sembla point s'en émouvoir et continua ses carnages d'une violence extrême.

Conformément à ses instructions, le capitaine Duhamel vint, à la tête de ses dragons, installer son quartier général à Saint-Chély ; il y tint conseil avec les tireurs les plus réputés de la région : Messieurs de Saint-Laurent et Lavigne ; puis il fit

un plan de campagne qui consistait en huit battues.

Les huit battues s'effectuèrent, dans l'ordre prescrit, du 20 au 27 novembre : elles ne donnèrent aucun résultat. La terreur redoubla : l'évêque de Mende consacra un mandement à cette désolation publique et des oraisons furent ordonnées dans toute l'étendue du diocèse pour qu'il plût à Dieu de susciter un nouveau saint Georges, assuré d'avance de la vénération de tout le pays.

Vers le 2 janvier 1765, elle déchira un enfant de quatorze ans, Jean Châteauneuf, de la paroisse de Crèzes. Alors, une énorme chasse fut organisée : Duhamel donna l'ordre à soixante-treize paroisses de venir débusquer et d'achever cet être maléfique. Vingt mille hommes répondirent à son appel. Le pays étant couvert de neige ; il fut facile de relever la piste

sommaire

de la Bête et de suivre sa trace. Cinq paysans du Malzieu la tirèrent : elle tomba en poussant un grand cri, mais se releva aussitôt et disparut…

Il y avait alors en Normandie un vieux gentilhomme, nommé Denneval, dont la réputation de louvetier était grande. Il avait, en son existence, tué, assurait-il, douze-cents loups ; les exploits de la Bête du Gévaudan troublaient son sommeil : il entreprit le voyage pour Versailles, parvint à se faire présenter au roi Louis XV, offrit ses services, qui furent acceptés. Il jura à Sa Majesté qu'il tuerait la Bête, la rapporterait empaillée à Versailles, afin que tous les seigneurs de la cour fussent témoins de son triomphe. Le roi lui souhaita bonne chance et Denneval se mit en route.

Denneval procéda avec une sage lenteur à ses préparatifs : il voulait étudier savamment l'insolite gibier qu'il se préparait à chasser. Il explorait prudemment le pays, relevait çà et là les passées du fauve, et constatait que chacun de ses bonds avait, en terrain plat, une longueur de vingt-huit pieds.

C'était maintenant certain ce n'était pas un loup, trop de descriptions identiques le certifiaient. Ce profil semblait absurde, mais des paysans, quelquefois distants de vingt lieues, ne se connaissant pas, partageaient cette même vision de la bête du diable :

Une sorte de hyène venue de nulle part ? Lucifer lui-même ?

À cette époque – février 1765 – se place un incident qui mit en émoi tout le pays. Ce jour-là, un berger du village de Chanaleilles, âgé de douze ans, et nommé Jacques Portefaix, gardait des bestiaux dans la montagne. Il était accompagné de quatre camarades et de deux fillettes plus jeunes que lui. La Bête les attaqua. La bataille fut très éprouvante, mais grâce au courage du jeune Portefaix et à force de lutter à grands coups de bâton le monstre s'enfuit.

Le procès-verbal authentique de cet exploit fut envoyé à Monseigneur l'évêque de Mende qui l'adressa au roi. Celui-ci décida que chacun des sept petits paysans de Chanaleilles toucherait trois cents livres sur sa cassette et que le jeune Portefaix serait élevé aux frais de l'État. Il fut placé, quelques mois plus tard, chez les Frères de Montpellier qui firent de lui

un homme cultivé. Jamais il ne remit les pieds dans la région.

Mais la Bête continuait ses ravages, et son audace semblait croître. Louis XV, exaspéré, donna finalement l'ordre à son premier porte-arquebuse, Monsieur Antoine de Bauterne, de se rendre immédiatement en Gévaudan et de lui rapporter à Versailles la dépouille du monstre. Cette fois, on fut rassuré : la Bête allait périr puisque tel était l'ordre de Sa Majesté.

Antoine, son fils, ses domestiques, ses gardes, ses valets et ses limiers arrivèrent à Saugues le 22 juin. Monsieur le porte-arquebuse commença par congédier Denneval. Mais la Bête lui porta un défi : le 4 juillet, en plein midi, elle enleva une vieille femme, Marguerite Oustalier, qui filait à la quenouille dans un champ voisin de Broussoles, et la laissa morte après lui avoir arraché la peau du visage.

Ce fut bien une surprise quand, après trois mois de tâtonnements, de ripailles, et comme par hasard, on vit partir Monsieur Antoine, avec tout son équipage, pour une partie de l'Auvergne où la présence de la Bête n'avait jamais été signalée. Il alla jusqu'au bois de l'abbaye de Chazes, où les loups étaient nombreux. Le 21 septembre, il se trouvait là, à l'affût, quand il vit venir à lui un animal de forte taille, la gueule ouverte et les yeux en sang. Nul doute : c'était la Bête ! Antoine tira : la Bête tomba ; elle avait reçu la balle dans l'œil droit. Elle se releva pourtant, mais une seconde balle l'atteignit en plein corps ; elle roula « raide morte ».

La Bête était donc bien officiellement morte puisque le

premier arquebusier du roi le disait et l'on n'y pensa plus.

Grosse erreur, car elle revint, reprit ses courses vagabondes et, à compter du 1e janvier 1766, elle se montra tous les jours.

Il y eut des faits tragiques extraordinaires. Deux petites filles de Lèbre jouaient devant la maison de leurs parents, quand la Bête, survenant, se jeta sur l'une d'elles et la saisit dans ses crocs. L'autre fillette, espérant défendre sa sœur, sauta sur le dos du monstre, s'y cramponna et se laissa emporter. Un paysan, Pierre Blanc, lutta un jour avec la Bête durant trois heures consécutives. Quand ils étaient trop essoufflés, lui et elle se reposaient un peu, puis ils reprenaient le combat. Pierre Blanc la vit de près ; il affirma qu'elle se plantait sur ses pattes de derrière pour mieux allonger des coups de griffes, et qu'elle paraissait « toute boutonnée sous le ventre ».

Le Gévaudan suppliait qu'on lui vînt encore en aide ; mais ses lamentations restaient sans échos à la cour. Qu'importait après tout, quelques paysans de moins… Monsieur Antoine l'avait tuée, voilà qui était définitif : il n'y avait plus à y revenir.

Et toujours, toujours, la Bête attaquait, tuait, mangeait le monde. Le 19 juin 1767, après un grand pèlerinage à Notre-Dame-des-Tours, où toutes les paroisses du pays se rendirent, le marquis d'Apcher, l'un des seigneurs du Gévaudan, organisa une nouvelle battue. Du nombre des chasseurs se trouvait un rude homme, du nom de Jean Chastel. Il avait soixante ans, étant né vers le commencement du siècle, à Darmes, près de la Besseyres-Sainte-Mary. C'était un gars robuste et pieux, que toute la région estimait pour son honnêteté scrupuleuse et sa bonne conduite.

Jean Chastel se trouvait donc ce jour-là posté sur la Sogne-d'Auvert, près de Saugues, quand il vit venir à lui la Bête, « la vraie ».

La Bête s'arrête devant lui et ne bouge plus ; elle attend ! Chastel épaule, vise, tire, la Bête reste immobile : Les chiens accourent au bruit du coup de feu, la renversent, la déchirent… Elle est morte. Son corps, chargé sur un cheval, est aussitôt porté au château de Besques ; là, on l'examine et c'est bien « la Bête », ce n'est pas un loup.

On raconta plus tard que Chastel avait tiré sur « l'être » une balle d'argent ; et puis après on raconta tellement de choses…

On promena la dépouille de la Bête dans tout le pays, puis on la mit dans une caisse et Jean Chastel partit pour Versailles. Par malheur, le voyage s'effectua par les chaleurs d'août ; à l'arrivée, la Bête était dans un tel état de putréfaction qu'on se hâta de l'enterrer sans que quiconque eût le courage de l'examiner.

De sorte qu'on ne saura jamais ce qu'était la Bête de Gévaudan.

Chastel, cependant, fut présenté au roi, qui se moqua de lui. Celui-ci revint au pays, où le receveur des tailles lui compta, pour toute gratification, soixante-douze livres.

Mais le Gévaudan fut moins ingrat que Versailles ; Jean Chastel en devint le héros. Son nom, après un siècle et demi, y est connu de tous.

Cette bête, cette fois on n'entendit plus jamais parler d'elle vivante…

Mais sa légende se répandit de génération en génération, de livre en livre, bande dessinée, même de films encore très regardés aujourd'hui, d'où encore aujourd'hui la question plus de deux siècles après :

D'où sortait cette bête, pourquoi était-elle venue semer la terreur dans cette partie très pauvre du royaume de France ?

Frédéric Czilinder

Âme stram gram

une nouvelle de Frédéric Czilinder
illustrée par Nathy

Il est tout juste seize heures. Le jardin public est à la merci des gamins qui s'ébattent en braillant ; tantôt se courant les uns derrière les autres ; tantôt donnant le plus d'élan possible à leur balançoire avec la folle impression que la pointe de leurs pieds va effleurer le ciel. De toutes parts résonnent cris et rires puérils, expression de la plus parfaite insouciance qui berce ces chères têtes blondes.

À quelques pas de là, profitant de l'ombre bienfaitrice qui s'étend sous la ramure des arbres en ces jours de grosse chaleur estivale, mères et nounous papotent sur leurs bancs habituels, surveillant du coin de l'œil leur progéniture qui s'en donne à cœur joie. Les commères ont beaucoup de ragots à partager sur la vie et les mœurs des habitants du quartier.

Marie Lou est assise à l'écart des autres enfants qui maintenant hurlent à pleins poumons tandis que leurs petits camarades font prendre de la vitesse au tourniquet. Les pieds dans le bac à sable, elle trace du bout de sa chaussure des sillons dont l'arabesque n'a de sens que pour son seul regard d'enfant. Vagues ondulantes, soleils hérissés et oiseaux-virgules maraudant dans un ciel imaginaire. Ses longs cheveux

châtains descendent en cascade sur ses épaules. Serrée contre son cœur, sa petite poupée de chiffons maintes fois rapiécée. Éloïse. « C'est comme ça qu'elle s'appelle », lui a dit maman en la dénichant par hasard dans de vieux cartons rangés au grenier. Ainsi a-t-elle appris que sa maman l'avait chérie quand elle avait son âge, et mamie avant elle.

Elle sentait le renfermé – « le moisi » avait plutôt dit maman –, mais la fillette l'avait aussitôt adoptée. Alors maman avait insisté pour la passer au lave-linge et avait patiemment repris chacune de ses coutures, recousu les boutons qui lui servent d'yeux, tressé de nouvelles nattes en laine, repassé ses jupons.

Depuis, Éloïse ne la quitte plus.

Dans sa chambre, elles boivent toutes les deux le thé dans le service de dinette qu'elle a reçu à Noël dernier, en palabrant des heures durant. Oh ! bien sûr, même du haut de ses quatre ans, Marie Lou sait que ce n'est pas *pour de vrai*, mais elle aime faire comme si la petite poupée était sa meilleure amie.

Oui, l'insouciance règne en ce lieu dédié à l'enfance qu'une luxuriante végétation semble isoler du reste de la cité, des agressions extérieures.

Semble seulement.

Tapi dans un buisson, il épie le manège de la gamine depuis un petit moment déjà. La chaleur le fait souffrir sous l'épaisse couche de vêtements qu'il a enfilés pour se protéger de la morsure du soleil. Des perles de sueur roulent de ses

tempes jusqu'à son menton, ses aisselles sont ruisselantes, le tissu lui colle à la peau. Derrière l'écran de ses lunettes noires, il cligne sans cesse des paupières pour lutter contre l'acidité de la transpiration qui coule jusque dans ses yeux depuis la lisière de ses cheveux.

Sa respiration est courte, saccadée, les battements de son cœur sont arythmiques tant il lutte avec la pulsion qui lui dévore les entrailles, tandis qu'il observe sans bouger la petite fille.

Il voudrait déglutir pour faire passer l'impression d'avoir un nœud coulant autour de la gorge, cependant sa bouche est desséchée et sa langue est comme du carton.

Ce n'est pourtant pas la première fois qu'il traque ainsi une proie. Pas plus tard que le mois dernier, il s'est retrouvé dans la même posture, embusqué dans le recoin d'un parc d'attractions. Et personne ne l'a pris. Et quand bien même se ferait-il prendre, que pourrait-on lui faire ? Il y a bien longtemps qu'on ne pend plus pour ça. Non, il faut juste qu'il se ressaisisse, qu'il trouve le courage de se lancer. Après, l'adrénaline fera le reste.

Allez, à trois…

Il prend une profonde inspiration.

Un…

Un coup d'œil à droite, vers l'aire de jeux où les gosses se bousculent à présent pour glisser en premier sur la pente du toboggan.

Deux…

Un coup d'œil à gauche, vers le banc où le groupe des jeunes femmes s'est maintenant lancé dans une discussion houleuse à propos d'une nouvelle voisine, une petite aguicheuse qui coule des œillades sans équivoque aux hommes mariés qu'elle croise au quotidien.

Trois !

Il jaillit de sa cachette comme un diable hors de sa boîte. En quelques enjambées, le voilà sur Marie Lou. Son ombre engloutit la fillette qui lève sur lui un regard où se mêlent la surprise et une brusque crainte.

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Le cri crève la bulle. Il s'étire, enfle, se répand dans l'atmosphère comme une onde de choc, un courant électrique qui arrache brusquement les mères à leurs cancaneries, ou à leurs divers ouvrages. En une fraction de seconde, la terreur et l'incompréhension glacent le sang dans leurs veines, les clouent sur place. Elles ont tout juste eu le temps d'apercevoir une ombre frôler la périphérie de leur regard, puis disparaître dans les buissons.

— Marie Looouuuu ! hurle sa mère dont le cœur bat soudain si fort qu'une vive douleur lui vrille la poitrine. Elle est la première à s'être levée et accourt déjà vers le bac à sable, l'esprit saturé de visions d'horreur inspirées par des faits-divers qui défraient la chronique au quotidien.

Mais Marie Lou va bien. Elle est juste tombée quand l'homme l'a bousculée. Elle a du sable plein les cheveux.

— Ma-Ma-Marie Lou, bégaie péniblement sa mère en la soulevant du sol, en la serrant dans ses bras jusqu'à l'étouffer. Est-ce que ça va, ma chérie ?

La jeune femme tremble de tout son être. Ses jambes flageolent, une amie doit la soutenir.

Tandis qu'un groupe s'est formé tout autour d'eux, rassemblant parents et enfants qu'on a soudain rappelés près de soi, la petite fixe sa mère, d'abord avec hébétude, avant que ses pupilles ne se mettent à trembler et qu'un flot de larmes ne jaillissent du coin de ses yeux.

— Ma… Maaaaman ! finit-elle par lâcher entre deux sanglots. Le vilain monsieur… Il a pris Éloïse…

Toujours sonnée, la jeune mère jette autour d'elle un regard circulaire, avant d'user de toute sa concentration pour fixer dans son esprit l'évanescente vision de l'individu s'enfuyant… la poupée dans les mains.

Voler une poupée ; à un enfant, en plus.

Quelle drôle d'idée !

Le monde était décidément peuplé d'étranges personnages.

*

L'inspecteur entra dans la salle d'interrogatoire sans dire un mot et posa sur la table le verre d'eau réclamé par le suspect, avant de s'asseoir en face de lui.

L'homme avait voulu fumer aussi, mais la loi ne le permettait

plus depuis des lustres. Lui-même n'aurait pas été contre une petite cigarette.

À l'aide d'un vieux kleenex qu'il tira de sa poche, il épongea la sueur de son front. Depuis que la climatisation était tombée en rade au début de l'été, il régnait dans les locaux une chaleur étouffante.

Il toisa l'individu tandis que ce dernier descendait le contenu du verre à grandes gorgées bruyantes. Un sexagénaire à la peau diaphane sous laquelle on pouvait détailler l'arborescence d'un réseau de veinules bleutées. Son épiderme semblait si fin qu'en certains endroits où il était tendu sur des os saillants, on l'aurait cru prêt à se rompre. Ses yeux clairs étaient profondément enfoncés au creux de chaque orbite et restaient étrangement fixes. Sa chevelure était d'une indicible blancheur. Il ressemblait à un albinos, bien qu'il n'en fût pas un.

— N'êtes-vous pas un peu trop âgé pour jouer à la poupée ? lâcha enfin l'inspecteur quand l'homme eut reposé le verre.

Les lèvres du suspect s'étirèrent en ce qui devait être un sourire, ou une espèce de rictus nerveux.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, inspecteur, répondit-il.

— Ah bon, et ça, alors ?

Le flic vida sur la table le contenu d'un carton. Pêle-mêle en dégringolèrent un vieux Teddy-bear, une Bécassine en laine, un arlequin aux couleurs passées et une marionnette en vieux bois laqué.

— Et encore, on n'a pas tout ramené de la perquisition !

— Ce ne sont que de vieux jouets.

— Que vous avez volés !

— Non, que j'ai honnêtement acquis dans des ventes aux enchères, ou chez des brocanteurs.

— Je ne crois pas, non.

L'inspecteur brandit une série de photographies qu'il posa une à une sous le nez de son interlocuteur.

— Au parc d'attractions Wonderland, le 16 juin ; au salon des antiquaires, le 7 mai ; au magasin Le Grand Troc, le 17 février. Et encore ! Et encore ! Ce n'est pas vous, peut-être ?

Les clichés étaient pour la plupart médiocres, tirés de bandes de vidéosurveillance. L'agrandissement rendait le grain grossier, ce qui en altérait d'ailleurs la qualité et ne permettait pas une identification formelle du suspect. Tout juste distinguait-on un personnage commun à toutes ces scènes prises sur le vif. Un homme grand, longiligne, en vêtements sombres.

L'homme aurait pu les contester, mais il y avait les preuves matérielles, tous ces jouets découverts à son domicile, un manoir ancien dans les vieux quartiers. L'enquêteur revit toutes ces poupées, abandonnées à la poussière et aux araignées sur des étagères, dans des placards, quand ce n'était pas carrément en vrac, par terre, ou dans le jardin en friche. Un curieux malaise l'avait envahi à la vue de ce qu'il avait, malgré lui, comparé à un sinistre charnier. Toutes ces menues silhouettes

enchevêtrées… brrrr ! Cela lui avait donné froid dans le dos.

À présent, il lui semblait faire face à un inquiétant croquemitaine, une espèce de dingue de la pire espèce.

— Expliquez-moi un peu ce que vous faites avec tout ça ? Pourquoi volez-vous toutes ces poupées si ce n'est pas pour les revendre à de riches collectionneurs, ou pour les collectionner vous-même ? D'après nos experts, certaines d'entre elles sont extrêmement rares et coûtent une véritable fortune, et vous les laissez pourrir sur place. Sans parler de celles que vous avez volées à l'arraché dans les mains de pauvres enfants !

— Plus aucune d'entre elles n'a de valeur, vous n'y comprenez rien.

— Alors vous allez m'expliquer.

— C'est une longue histoire, inspecteur, et vous ne me croiriez pas, de toute façon.

— Mais si, mais si…

Le flic retourna sa chaise pour s'y asseoir à califourchon en appuyant ses bras sur le dossier.

— J'ai tout mon temps.

*

Si elle était une créature de chair et de sang, Éloïse pourrait exprimer sa peur. Mais son épiderme de tissu ne peut être parcouru d'aucun frisson ; les boutons de ses yeux sont incapables de s'écarquiller ; ses lèvres brodées de fil rouge

sont à jamais scellées ; et ses membres de chiffons ne peuvent ruer pour se débattre.

Enfouie dans une poche aux relents fétides, privée de lumière et bringuebalée au rythme du pas rapide et cadencé de son kidnappeur, la petite poupée de chiffons est impuissante. Et quand la main aux longs doigts noueux la saisit enfin et l'en extirpe, c'est pour la précipiter dans un décor qui n'a rien à envier aux pires films d'épouvante que ses petites mamans successives étaient bien trop petites pour avoir le droit de regarder.

Pourtant, du haut de ses trente centimètres, n'a-t-elle pas déjà été le témoin muet et immobile de scènes parfois horribles et terrifiantes ? Fessées, tantôt méritées, tantôt non, assénées par des pères en colère sur des petites fesses roses et charnues ; disputes conjugales dont les cris et les heurts s'échangeaient jusque dans la chambre des chérubins comme autant de projectiles ; ou en des heures plus sombres, le martèlement d'un cœur d'enfant qui la serrait contre sa poitrine tandis qu'à l'extérieur, le sinistre bruit des bottes battant le pavé faisait presque trembler les murs. Sans parler des années passées au fond des placards ou dans de vieux greniers humides, dans l'attente qu'une autre fillette devienne pour quelque temps encore sa maman d'adoption.

L'homme la libère alors qu'il franchit la grille noire d'oxydation d'une vieille demeure. Un manoir ayant sans doute jadis connu de riches heures, mais qui n'est plus

aujourd'hui qu'une sinistre bâtisse, sans vie, sans âme, dans l'ombre des immeubles qui ont poussé autour d'elle comme des champignons. Sa façade est grise, lézardée ; même le lierre qui, un temps, a tenté d'en mener l'assaut est sec et mort. Les volets qui ne sont pas clos dévoilent des fenêtres aux carreaux troubles, crasseux, derrière lesquels pendent des tentures décolorées.

Dans un inquiétant grincement, l'homme fait alors jouer sa clé dans une serrure en rez-de-chaussée. Il doit peser de tout son poids sur la porte au bois gonflé pour que le battant pivote enfin sur ses gongs, raclant le sol avec un crissement douloureusement audible.

— Foutue porte ! grogne-t-il dans sa barbe.

À l'intérieur règne une pénombre accrue par les vasistas délibérément obturés. Du plafond pend la sombre silhouette d'une lampe engoncée dans son abat-jour. Quand l'homme en tire le cordon, une lumière crue en jaillit aussitôt. Son faisceau oscille un moment, éclairant la pièce de façon anarchique.

Cela ressemble à un atelier. L'étrange personnage a d'ailleurs posé Éloïse sur une sorte d'établi sur lequel s'entasse un bric-à-brac de chimiste ou d'apprenti sorcier. Éprouvettes, becs Bunsen, serpentins de cuivre. Autant de matériel aux formes alambiquées qui projettent sur les murs des ombres inquiétantes.

Sur un chevalet repose un livre ouvert en grand et sur les pages parcheminées duquel sont griffonnés des croquis

sibyllins annotés de non moins mystérieux caractères.

Enfin, à l'orée du halo lumineux, des dizaines de poupées, pantins et autres marionnettes observent le visiteur avec l'air courroucé que leur confère le jeu d'ombre et de lumière. Ils sont jetés sur des étagères plus que proprement rangés ; certains sont roussis, d'autres moisis ; la plupart sont juste poussiéreux.

Sans leur accorder la moindre attention, l'homme commence par se débarrasser de la couche de vêtements qu'il a passés pour se protéger du soleil, avant de se précipiter en haletant devant un grand miroir de style Empire et de scruter son reflet.

Sa peau est à présent si pâle qu'elle en paraît translucide, en dehors des endroits où éclosent des taches brunes de vieillesse. Sa vieille carcasse est décharnée. Ses yeux se sont repliés au fond des cratères sombres de ses orbites, ses joues se sont creusées et de profondes rides sillonnent sa figure. Il n'est pas loin de ressembler à un rescapé de l'holocauste. Ou à une momie desséchée.

Il peste, puis son regard accroche un vieux daguerréotype sur lequel un fringuant jeune homme, un rien crispé, sourit à l'objectif.

Un terrifiant soupir s'échappe de ses lèvres, entre les sifflements d'une respiration qui se fait soudain catarrheuse.

L'air vient à lui manquer. Un étau lui compresse la cage thoracique et une nuée de mouches noires tente d'obscurcir son champ visuel. Il doit lutter avec le malaise pour ne pas s'évanouir et prend une profonde inspiration pour oxygéner

son cerveau malgré les ramifications de ses bronches qui se racornissent inexorablement.

Voler la poupée l'a poussé dans ses dernières forces. Il a trop attendu pour passer à l'action, titillé, comme à chaque fois, par l'idée de commettre un acte répréhensible, sinon un péché ; mais les effets s'estompent à présent si vite entre chaque prise qu'il ne peut plus se payer le luxe d'avoir des scrupules, ou des remords.

Sans attendre davantage, il fait volte-face et s'empare de la poupée de chiffons, essaie de détourner son regard de ses petits yeux de bouton.

Un bien maigre gibier. Combien va-t-il pouvoir gagner avec elle ? Vingt ans ? Trente ans tout au plus ? Et après ?

Après, il faudra remettre ça. Débusquer, traquer, voler…

Il a un geste vain pour chasser ces pensées qui entravent son raisonnement, puis se met enfin à l'ouvrage.

En quelques minutes à peine, la complexe machinerie est en marche. Les becs Bunsen chuintent en léchant de leurs flammes bleues le fond des bouilloires et des alambics. La vapeur s'échappe parfois en sifflant à la faveur d'un orifice. Des liquides colorés frémissent, bouillonnent dans de vastes chaudrons, soulevant leur couvercle avec régularité comme la cymbale d'un percussionniste battant le rythme, pour laisser filer des fumeroles dont l'effluve méphitique empuantit rapidement l'atmosphère de cet espace confiné.

Éloïse mijote dans une de ses cucurbites infernales, parmi

mille ingrédients connus de l'alchimiste seul. Sa chair de chiffons est boursoufflée. Elle flotte entre deux eaux, ballotée par les remous, et déjà sa conscience s'éteint, se dissout dans l'obscure mixture avant de s'élever et de s'échapper, volatile, à la faveur des bulles qui crèvent la surface. Elle voyage, traverse des serpentins de cuivre, se condense et, au terme d'un improbable processus, se matérialise à l'extrémité de l'alambic. Quelques gouttes dans un tube à essai.

Fébrile, l'homme dresse l'éprouvette dans la lumière et observe le résultat. Quelques millilitres d'un liquide laiteux. Puis il en renifle l'arôme qui se situe, selon lui, à mi-chemin entre l'eau de javel et l'œuf pourri, et sourit.

Enfin.

Sans plus attendre, il plonge l'aiguille d'une antique seringue en verre au fond du tube et, d'un geste rôdé par l'habitude, tire le piston pour aspirer le précieux élixir. D'une pichenette, il chasse ensuite une bulle d'air récalcitrante avant de serrer le poing de sa main libre pour gonfler les veines de son bras.

Une seconde plus tard, l'aiguille pénètre sa chair et libère le contenu de la seringue. La diffusion est immédiate. Une onde brûlante se répand dans tous ses membres jusqu'à leurs extrémités, étreint son cœur, apaise ses sens. En proie à un ardent bien-être proche de l'orgasme, le sexe rigide comme un gourdin, il se laisse alors glisser sur le sol, un filet de bave au coin de sa bouche entrouverte.

Tic ! Tac ! Le temps n'a plus d'emprise. *Tac ! Tic !* L'horloge

tourne à l'envers.

Il fait nuit quand il reprend conscience.

Il se sent bien, en pleine forme. Ses articulations ne protestent plus quand il entreprend de se lever.

La tête lui tourne quelques instants, puis il titube jusqu'au miroir pour admirer le résultat.

La glace lui rend alors l'image d'un quadragénaire dans la force de l'âge. Bien que toujours assez pâle, son teint a repris des couleurs. Les marques de vieillesse se sont envolées et seules quelques rides lui barrent encore le front. Ses lèvres s'étirent. Là où naguère un trou obscur plombait son sourire, des dents ont repoussé. Ses joues sont pleines. Le masque moribond n'est plus.

Sa chevelure est demeurée blanche. C'est la seule chose qui ne change pas.

Qu'importe. Il a encore retardé l'échéance. Il a encore vaincu la Faucheuse.

Les détails sont sans importance.

*

L'inspecteur secoua la tête.

Encore un dingue ! Et il fallait que ça tombe sur lui !

À la grimace qu'il dut faire, son interlocuteur se raidit sur sa chaise.

— Vous ne me croyez pas, hein ? Il vous faut des preuves ?

Regardez !

Le suspect retroussa ses manches, dévoilant dans le pli de ses coudes une constellation de traces d'injections.

— Vous vous droguez ? se hasarda le policier, un peu désarçonné.

— Non, non, non ! Vous ne comprenez rien ! Quel âge me donnez-vous, inspecteur ?

— Je ne sais pas trop. Disons soixante, soixante-cinq ans.

— La semaine dernière, j'en paraissais dix de moins. Mais sachez qu'en réalité, je suis né en 1772.

L'enquêteur manqua de s'étrangler. Manquait plus que ça. Cette fois-ci, il était à peu près sûr d'avoir tiré le gros lot. Il jeta un regard vers le miroir sans tain et se demanda si les collègues étaient en train de se fendre la gueule, derrière.

— 1972, vous voulez dire ?

— Vous m'avez parfaitement compris.

Inutile d'insister. Mieux valait sans doute jouer le jeu en attendant qu'arrive le psy.

— Et bien… On peut dire que vous ne faites pas votre âge.

— Merci.

— C'est donc pour ça que vous volez toutes ces poupées ? Mais je n'ai pas très bien compris ce que vous faites avec…

— Laissez-moi vous expliquer.

L'homme posa les deux mains à plat sur la table et pencha le buste en avant.

— J'en extrais le suc, l'essence de la vie.

— Mais encore ?

— On dit couramment que l'on perd son âme d'enfant en grandissant, mais voyez-vous inspecteur, cette âme n'est pas tout à fait perdue. Lorsque certaines circonstances sont réunies, elle demeure contenue dans l'objet que l'enfant avait de plus cher. Son doudou, par exemple. C'est à partir de cette matière première que je conçois l'élixir que je m'injecte ensuite et qui me permet de rester éternellement jeune.

— Vous voulez dire que vous avez mis au point un élixir de jouvence ?

— Rien moins que ça !

L'inspecteur dut faire preuve d'une réelle volonté pour ne pas éclater de rire au nez du suspect.

— Mais pourquoi diable n'achetez-vous pas ces objets ?

— Tout simplement parce que l'argent corrompt irréversiblement la pureté des âmes. Rappelez-vous votre catéchisme : Jésus n'a-t-il pas chassé les marchands du temple ? Le sacré ne doit faire l'objet d'aucune transaction. C'est la raison pour laquelle cela ne fonctionne qu'avec les jouets anciens, façonnés à la main par d'honorables artisans, ou des parents bienveillants. Toutes les productions modernes ne répondent qu'à des fins mercantiles et ne sont que des instruments destinés à l'asservissement consumériste de nos pauvres enfants dès leur plus jeune âge. Ces jouets sont pourris bien avant de leur appartenir. Et puis, plus une poupée est ancienne, plus elle a connu de petites mains pour la pétrir, pour la chérir, et plus

elle contient de cette précieuse ressource. C'est la seule valeur qu'elles ont pour moi.

— Mais l'effet n'est pas permanent…

— C'est exact, mais c'est parce que je n'ai pas encore trouvé l'objet qui serait suffisamment riche de cette matière pour stabiliser le résultat. Mais quand ce jour arrivera…

L'individu n'eut pas le temps de terminer sa phrase que la porte s'ouvrit à la volée et qu'un homme en blouse blanche fit irruption dans la salle. Le flic sursauta.

— Je suis le docteur Schwarz, se présenta le nouveau venu, des urgences psychiatriques. Je vais prendre le relais, si vous le voulez bien, inspecteur.

Le toubib commença par ausculter son patient, qui resta tranquille.

— Bon, fit le médecin. Vous allez venir avec moi, Monsieur, on va s'occuper de vous.

— Bien.

Le suspect se leva et rejoignit les deux infirmiers charpentés qui attendaient dans le couloir. Au moment de franchir le seuil, il se retourna vers l'enquêteur.

— Je vous remercie pour le temps que vous m'avez accordé, inspecteur. Au plaisir de vous revoir. Mais qui sait quel âge j'aurai et si vous me reconnaîtrez ?

Le vieil homme partit d'un petit rire auquel le policier se contenta de répondre par un sourire gêné.

Pauvre gars, songea-t-il. Mais déjà, le fou n'était plus là.

*

Il est immobile. Assis sur le bord de son lit, il fixe la fenêtre derrière laquelle s'étend le camaïeu des toitures du quartier, hachuré par le grillage destiné à empêcher les pensionnaires de l'établissement de se jeter dans le vide.

Les gens d'ici le croient fou, mais il s'y attendait. Lequel de ces infirmiers, de ces éminents psychiatres, pourrait accorder le moindre crédit à ce qu'ils prennent pour des élucubrations ? Pour eux, il n'est qu'un vieillard siphonné, un dingue. Ces abrutis n'ont même pas remarqué qu'il a déjà pris dix ans en une semaine. Pas plus tard que ce matin, une de ses molaires s'est déchaussée. Il l'a avalée en buvant cette infâme mixture brune qu'ils qualifient de café, et depuis, il passe machinalement sa langue dans l'espace qu'elle occupait. Cela l'agace. À ce rythme, il sera mort dans moins d'un mois et eux n'y comprendront rien. Les cons.

Un profond soupir lui échappe.

Il se perd dans ses pensées, explore ses souvenirs. Ah ! Il a tellement vécu qu'il n'est pas facile pour lui de s'y retrouver. Beaucoup ne sont que de fugaces images qui effleurent son esprit avant de retourner au néant, tels de puissants cétacés dont on ne distingue jamais que la crête et qui disparaissent à nouveau vers les profondeurs de l'océan. Des visages de gens qu'il lui semble avoir connus, peut-être fréquentés un

temps. Des enfants devenus vieillards. De grands hommes devenus légendes. Des événements traversés qui appartiennent désormais à l'Histoire. Était-ce hier ? Le mois dernier ? Ou bien il y a cinquante ans ? Le fil du temps s'emmêle aussi parfois dans sa tête.

Mais il n'a pas oublié l'essentiel.

Le cœur mélancolique, il se rappelle comment Charles de Hautecloque l'a recueilli, lui, l'orphelin des rues qui vivait de rapines ; comment il l'a éduqué, en a fait son disciple, lui enseignant les secrets de l'alchimie. Combien d'heures passées en sa compagnie dans le laboratoire du château, avant de mettre au point telle potion, ou tel procédé ? Jusqu'à la découverte accidentelle de l'élixir de jouvence. Ah ! Combien de pauvres cabots sont morts en se tordant de douleur avant que la formule soit au point et que le maître en fasse personnellement l'expérimentation ? Et le bonheur, la joie de la réussite !

Mais le monde a brusquement changé et sans que l'on s'y attende, le peuple s'est révolté jusque dans les campagnes.

Aujourd'hui encore, il sent les flammes lui lécher le visage après que les gueux aient incendié le château, tous ces ingrats envers qui Charles avait toujours fait preuve de mansuétude, d'humanité. Les cris du maître, torche vivante en train de chuter dans le vide depuis la plus haute fenêtre du donjon, sont à jamais gravés dans sa mémoire. La folie s'était emparée du cœur des hommes. Oui, il revoit avec rage, comment les paysans ont ensuite traîné le corps disloqué, à moitié calciné

dans tout le village, tandis que les plus exaltés se livraient aux pires exactions. Et malheur à ceux qui tentaient de s'interposer, tel le vieil abbé qu'on a empalé sur une fourche et décapité, avant de promener sa pauvre tête sur une pique sous les éructations bestiales de la foule enragée.

Il a tout juste eu le temps de fuir avec quelques pièces d'argenterie et le grimoire fourrés dans un baluchon jeté sur son épaule.

Ils appelaient ça la Révolution. Ils se sont débarrassé des monarques et de leurs icônes, ils se sont affranchis, mais que sont-ils aujourd'hui, sinon les esclaves d'un système qui n'a parfois rien à envier à celui de l'ancien régime, à ceci près qu'il est plus pervers encore, car il donne l'illusion à ces individus qu'ils sont libres ?

Et ce sont eux qui le croient fou !

De Hautecloque était un idéaliste. Il voulait faire partager sa découverte au monde, mais lui, son disciple à nouveau orphelin, a décidé au cours de cette nuit de terreur que les hommes ne la méritaient pas.

Un nouveau soupir lui échappe.

Dans un moment, ils vont venir et le forcer à prendre ses médicaments.

Il faut qu'il soit fort. Ce soir, il va se faire la belle et disparaître pour de bon.

Sur son chevet repose un journal plié en deux.

« La poupée ancienne s'invite à Malmenon », annonce

le gros titre de la page locale. L'article est illustré par la photographie d'une dame âgée vêtue d'un tailleur chic et qui pose avec une très ancienne poupée de porcelaine dans les bras. En médaillon, le vieux cliché d'une petite fille qui tient cette même poupée, plus d'un siècle auparavant.

« La comtesse Marie Waleszka et le joyau de sa collection », indique la légende, « une poupée de porcelaine datant du XVIe siècle ». Et l'article de préciser que cette famille de l'ancienne monarchie Russe, a toujours possédé cette poupée, transmise de mère en fille depuis près d'un demi-millénaire.

Un frisson le secoue.

Oui, ce soir… et pour de bon.

*

L'inspecteur arriva au manoir avant le lever du jour.

Quand le coup de fil du commissariat l'avait tiré du lit pour lui apprendre le cambriolage du musée et le vol d'une poupée inestimable, il avait tout naturellement pensé au vieux bonhomme un peu cinglé de la semaine passée. Quelle n'avait pas été sa colère en apprenant que le fou s'était enfui la veille au soir et que ces abrutis de l'hôpital psychiatrique n'avaient pas prévenu la police !

Le maire et le préfet étaient hors d'eux, sans parler de cette vieille peau d'aristocrate qui menaçait déjà tout le monde de représailles judiciaires.

Enfin, si c'était bien lui qui avait fait le coup, il n'y avait pas cinquante endroits où chercher, et on la retrouverait cette poupée, merde !

Les délires du vieil homme lui revinrent tandis qu'il descendait de la voiture et en refermait la portière, prenant garde à ne pas la claquer pour ne pas éveiller l'attention. Pas étonnant que cette poupée ait attisé sa convoitise. Un objet qui avait connu vingt ou trente générations de fillettes, une aubaine pour ce pauvre dingue.

Les scellés brisés renforcèrent son intime conviction. Le type était sûrement revenu chez lui. Logique, puisque tout son matériel de parfait petit chimiste s'y trouvait. Il faillit pouffer en imaginant le vieil énergumène en train de faire bouillir la poupée pour s'injecter le jus dans les veines, mais le grincement du portail le rappela à la réalité.

Ce type était peut-être prêt à tout pour atteindre son but, aussi délirant fût-il.

L'enquêteur posa la main sur la crosse de son arme et la tira de son holster. Mieux valait être prudent.

La pleine lune éclairait le jardin presque comme en plein jour, le parant de fantastiques atours dans les tons bleu argenté. Il traversa la végétation en friche, manqua de se casser la figure en mettant le pied sur un vieux poupon qui traînait entre deux buissons, et jura dans sa barbe en se rattrapant.

Il remarqua alors la lumière qui filtrait par une porte entrouverte, en rez-de-chaussée. L'atelier. Là aussi, les scellés

avaient été brisés, vit-il en s'approchant, sur la pointe des pieds.

La main crispée sur la crosse, le flic poussa la porte pour l'ouvrir en grand, mais celle-ci produisit un son affreux en raclant le sol.

Pour la discrétion, c'est râpé, songea-t-il en se mordant la lèvre. Tant pis, alors.

— Il y a quelqu'un ? se hasarda-t-il. C'est la police.

Sans attendre qu'on lui réponde, l'inspecteur franchit le seuil du laboratoire.

L'odeur le prit aussitôt à la gorge. Ça sentait le soufre. Il toussa puis dissimula son visage dans le pli de son coude pour atténuer les effluves pestilentiels. Du côté du plan de travail, le feu brûlait toujours sous des récipients dont le contenu avait fini par accrocher ou par s'évaporer. Par sécurité, il tourna la molette de l'arrivée de gaz pour éteindre les becs Bunsen.

Un bruit de verre brisé retentit dans la pièce quand il posa le pied sur une seringue que la pénombre lui avait dissimulée. L'image fugace du vieux fou exhibant ses marques de piqûre en intraveineuse lui traversa l'esprit. Il se pencha et renifla le piston, fronçant le nez avec dégoût. C'était la même odeur sulfurée. Ou sulfureuse.

Donc, le type avait fait bouillir la marmite, puis s'était injecté son fameux « élixir ». Mais où était-il à présent ? En train de clamser quelque part dans le jardin ou dans une pièce de la maison ?

Une seule façon d'en avoir le cœur net.

Il rebroussa chemin.

C'est au moment où il sortait de l'atelier qu'il aperçut les vêtements, sur la petite allée pavée qui menait aux escaliers. Une chaussure. Quelques pas plus loin, une autre.

Il grimpa une volée de marches pour découvrir un pantalon dont la ceinture était encore bouclée.

Enfin, devant la porte elle aussi entrouverte de la demeure, se trouvait une chemise dont la plupart des boutons étaient encore fermés.

À l'idée qui germa soudain dans son esprit, qu'il réfuta d'un bloc, son cœur se mit à battre sourdement dans sa poitrine.

Il rangea l'arme dans son étui et entra à son tour dans la maison.

À tâtons, il explora les murs jusqu'à mettre la main sur un interrupteur qu'il actionna.

La lumière jaillit d'antiques lustres suspendus au plafond.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il encore.

Cette fois-ci résonna le bruit d'une galopade suivie d'un rire cristallin. Cela provenait d'une pièce, sur la droite. Un grand salon.

Et il était là, le gamin, sautant d'un pied sur l'autre dans les cases d'une marelle tracée à la craie sur les tomettes alvéolaires. Haut comme trois pommes. Trois ou quatre ans, à tout casser. Son teint était rose et luisant et ses yeux pétillaient d'une excitation espiègle. Il était complètement nu.

— Am stram gram,
Pic et pic et colégram,
Bour et bour et ratatam,
Am stram gram !

Il s'immobilisa en apercevant le policier.

— Dis, Monsieur, tu veux bien jouer avec moi ?

Ses cheveux étaient blancs comme ceux d'un albinos.

Questions à Frédéric Czilinder,
auteur de *Âme stram gram*

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

C'est une rédaction, en classe de 5e je crois. La prof nous avait donné le début d'une histoire qu'il nous fallait continuer. Ça parlait d'une coupure d'électricité. Je me suis éclaté à échafauder une histoire de SF dans laquelle cette coupure générale était le présage d'une catastrophe, genre fin du monde, ce qui m'a valu une bonne note. Quand elle nous a rendu les copies, la prof m'a demandé si je connaissais l'histoire, et j'ai répondu non. Quelques années plus tard, au hasard d'une lecture, je suis tombé sur le texte en question. C'était le début de *Ravage*, de Barjavel.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Ma compagne a un horrible clown, un poupon qu'elle conserve depuis sa tendre enfance. Un jour que j'étais allongé sur le lit, j'ai eu l'impression que l'affreuse créature me regardait, et ça m'a fait flipper. De là, je me suis demandé si les poupées et nounours de notre enfance avaient une âme, puis j'ai rebondi sur l'idée qu'à défaut d'avoir une âme propre, ils pourraient être le réceptacle des âmes d'enfants, une fois l'innocence et la puérilité envolées.

Pour écrire, faut-il lire ? fantasmer ? rêver debout ?

Tout cela à la fois. Écrire, c'est d'abord imaginer, et imaginer, c'est la faculté que l'on peut avoir de laisser notre esprit vagabonder sur des sentiers parfois extravagants.

Quelle est la rencontre la plus étrange ou la plus hasardeuse qui t'a été donnée de faire ?

Une vieille sorcière, dans un rêve, qui m'a dit de ne pas m'en faire, qu'elle était mon nouvel ange gardien, et que tout allait bien se passer. Elle était vraiment moche avec son nez crochu, son menton proéminent et sa verrue poilue, mais curieusement, elle m'a apporté beaucoup de chaleur…

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Je travaille actuellement sur l'histoire d'un vieux grippe-sou multimillionnaire qui meurt après avoir planqué son magot et le lègue à celui qui mettra la main dessus. On y croise plusieurs personnages hauts en couleurs, tels qu'une petite fugueuse de quinze ans, son méchant parâtre, un détective mexicain métissé navajo et un chien errant. J'ai aussi dans les tuyaux un roman tournant autour d'une succube, ainsi qu'une histoire narrant le quotidien d'un homme qui se retrouve seul au monde (au sens littéral).

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

D'ici le printemps reparaîtra aux Editions Terriciae *L'héritage des ténèbres*, un roman que j'avais déjà publié chez Edilivre.

sommaire

Avant-propos : Robert Ervin Howard est mort en 1936 sans héritiers, le droit international stipule que soixante-dix ans plus un après la mort de l'auteur, son œuvre tombe dans le domaine public. Seul le nom de « Conan », réadapté par les studios comics américains depuis des décennies, fait l'objet d'une exception. De ce fait, l'univers de REH se trouve libre depuis 2007.

La monstruosité d'Hollister

une nouvelle de Jean-Paul Raymond
illustrée par Stéphane Reynaud

« Son âme jamais en repos le poussait toujours plus loin… un besoin irrépressible de réparer les injustices, de protéger les faibles. Obstiné et sans cesse en mouvement comme le vent, il était fidèle à ses idéaux de justice et de droit. Tel était Kane. »

Robert E. Howard, *La Lune des Crânes*.

I

Le village d'Hollister se trouvait être bâti le long de la Tamise, mais sur un site si désolé, si éloigné des routes passantes qu'une fois le soir venu bien peu de lumignons perçaient la nuit des marécages pour venir se refléter à la surface des eaux,

accrochant les vestiges de pitoyables images dont la plupart restaient mouvantes, fugitives, éphémères.

Le voyageur retenait son cheval. L'animal boitillait. L'un de ses sabots s'était usé, avec son fer perdu. Bien sûr, le cavalier aurait pu se lasser, enfin abandonner sa monture épuisée, compter avec les loups qui s'en feraient une joie, qui s'en pourlécheraient. Bien sûr, il aurait pu…

Oui mais, Solomon Kane se voulait obstiné. Ce soir, sans qu'il lâche prise, ce serait bien le diable si dans ce village assoupi il ne savait trouver un maréchal ferrant, un bougre avec la main déliée, connaisseur des tisanes « à la fois pour les bêtes, à la fois pour les gens ».

Personne ne l'attendait. Il parcourait le monde. Il ne s'attachait pas. Il errait solitaire vers tous les horizons où sa fantaisie l'entraînait.

« Solomon Kane était un homme grand et maigre. Son visage pâle et ténébreux, ses yeux profonds et rêveurs étaient rendus encore plus sombres par le costume foncé et austère de Puritain qu'il aimait porter. »[1]

Dans l'ombre des premières masures, le voyageur retint sa marche. Ses traits durs saillaient d'ombres. Sous le laiteux de la lune sa peau se devinait d'une blancheur crayeuse.

Deux pistolets étaient glissés à l'intérieur de sa ceinture. Sa main droite effleurait le pommeau d'une rapière. Ceux qui le

1 d'après R. E. Howard, *Des crânes dans les étoiles*.

connaissaient, ou même ceux qui ne l'avaient approché qu'une seule fois, affirmaient :

« Solomon Kane est certainement un homme plus dangereux qu'un fauve. »[2]

Le gibet était dressé sur la place du village, sur une petite butte, là où se mélangeaient des herbes folles, des ronciers, des rochers. Un seul pendu s'y balançait. Il tournait sur lui-même. La nuit se révélait sans excès de nuages, mais riche de clairs-obscurs.

Ce qui pouvait paraître étrange, c'était que le supplicié resplendissait de béatitude, et ce malgré ses mains, et ce malgré ses pieds entravés par des chanvres. Des freux au plumage noir se reposaient sur ses épaules. Ils piquetaient çà-et-là, et à grands coups de bec, un visage efflanqué.

Les yeux avaient été cavés et les joues déchirées. Ce pouvait avoir été une nourriture de choix pour les grands volatiles. Toute la lèvre supérieure se révélait absente, comme pour mieux souligner un sourire d'outre-tombe. De quoi incommoder la quiétude des vivants.

Le Puritain arrêta sa monture. Tout en se penchant, il observa. Il était seul. Mais non, pas tout à fait, car des lueurs jaunâtres se glissaient hors des fenêtres. Solomon Kane se retourna. Ce devait être un bruit, un très léger frôlement. Ou plutôt : un murmure.

2 d'après R. E. Howard, *Ombres rouges*.

— Un chien, quelque cochon fuyant, l'un de ces animaux qui pullulent à loisir, de ceux embarrassant les ruelles endormies.

Non. Non, ce n'était pas ça. Logée plus qu'à moitié dans le halo livide d'une coulée lunaire, une petite fille rampait. Elle était couverte de sang, gorge déchirée et os saillants, tandis que son regard révélait plus que tout une candeur innocente.

Le Puritain s'agenouilla. Il toucha la fillette, lui caressant les joues. Il essuya nombre des glaires qui encombraient une bouche, des lèvres torturées. D'autres humeurs barbouillaient une peau altérée. Un long murmure se répandit :

— La Bête, la Monstruosité… elle a surgi. Elle m'a enveloppée en allongeant ses griffes. J'ai trop tenté le sort en allant me glisser par ces rues désertées, une fois la nuit tombée.

Enfin la blessée ajouta, tandis que des bulles grasses accompagnaient ses mots :

— Oui, mais… depuis hier et depuis que Julius avait été croché tout au bout de sa corde, il n'y avait plus de danger. Du moins, on le disait… Que l'horreur, la menace, avaient été pendues.

Solomon Kane retint son souffle. L'enfant agonisait et le Puritain grimaça. Il restait accablé, surtout en prenant conscience que ses mains ne savaient pas, qu'elles ne possédaient en rien les arts propres à guérir. Oui, la mort s'approchait et la fillette se redressa. Ses derniers mots furent un déni :

— Mais non ! Non, ce n'était pas lui ! Pas Julius ! Notre affaire de la nuit ne fut qu'un égarement ! Notre ignorance

nous a conduits à pendre un miséreux. Il était innocent !

Puis, très vite, un regard lumineux sublima le précieux d'un visage éprouvé. Il ne pouvait s'agir que d'un éclat de candeur. Mais ensuite ce fut tout. L'enfant était occise.

Solomon Kane se releva. Il tenait dans ses bras la mollesse d'un cadavre. Entre ses dents serrées il murmura froidement, et d'abord pour lui-même, aussi face à la nuit, s'opposant aux ruelles désertées d'Hollister :

— « Des hommes mourront pour ceci. »[3]

Il s'avérait certain que cette promesse serait tenue.

II

Il repoussa la porte qui s'ouvrit en grinçant. À l'intérieur, la salle à boire était plongée dans une obscurité graisseuse. À peine pouvait-on y loger des visages ahuris, ceux-là se profilant aux abords des chandelles.

Solomon Kane leur présenta le corps de l'enfant morte. Du sang s'en échappait, s'écoulant en gouttes molles, souillant les mains du voyageur dont le regard crucifiait.

— Je l'ai trouvée agonisante au pied de votre gibet, annonça le Puritain. Une bête rôde par ici, et elle reste à l'affût.

Et puis il ajouta, ceci dans le même souffle, en abusant de sa froideur :

3 d'après R. E. Howard, *Ombres rouges*.

— Une bête… assurément humaine !

— Seigneur Dieu ! s'exclama une jeune femme.

C'était l'hôtesse qui émergeait en haut de marches glissantes. Elle vint pour se camper sur les devants du Puritain. Elle paraissait avoir la force, tout comme la volonté de défier l'étranger.

— Maggie, fit-elle encore. Maggie, la pauvre enfant.

L'hôtesse tendit les mains, offrant au Puritain l'attrait de ses boucles cuivrées, de ses taches de rousseur. De sa peau de lait, aussi. Solomon Kane se libéra.

— Aujourd'hui, vous avez pendu un pauvre homme, poursuivit-il face à la multitude. Julius, il était innocent.

Par là, Kane accusait. Les visages se fermèrent et nombre de buveurs détournèrent le regard. Chacun des villageois sirotait sa bière fade. Enfin, il y eut le Puritain pour se mettre à questionner :

— Y aurait-il quelqu'un pour s'occuper de mon cheval ? L'un de ses sabots s'est fendu.

Cette fois il se glissa, au milieu des soupirs, comme une libération. Oh oui ! Le nouveau venu devait venir de loin, apparemment d'une grande cité, et il ne mendiait pas.

— Moi, je suis maréchal et je vais faire l'ouvrage, lança un gaillard lourd à la barbe clairsemée.

L'hôtesse venait de s'éclipser. Elle s'en était allée afin de reléguer la dépouille de Maggie sur les derrières d'un appentis. Solomon Kane s'assit. Il se retrouvait exténué. Mais quelqu'un

s'approcha, glissant sur le même banc, ce pour lâcher d'une voix traînante :

— Il faut nous pardonner. Dix morts saignés depuis l'automne, et puis rien qu'au village ! Dix malheureuses victimes lacérées à la gorge !

— Peut-être. Mais pour autant il y a eu Julius… accusé, condamné.

La voix du Puritain dérangea l'importun, lequel se recula. Solomon Kane tourna la tête. Mais il distinguait mal les silhouettes des buveurs dont la plupart se dérobaient. L'hôtesse était revenue. Elle débordait de larmes. Elle hoqueta doucement quand un nouveau visage se porta vers l'avant :

— Quand même, c'était un étranger ! Lui s'était établi en bordure des marais. Il y récoltait ses herbes folles. Pour dire la vérité, il aimait concocter d'épaisses potions sorcières. Oui, il était mauvais. Et la meilleure des preuves, lorsqu'on l'a accusé, c'est qu'il n'a pas nié. Il ne s'est pas défendu.

Cette conviction lâchée l'inconnu hésita, cerné par un silence qui s'en vint le presser. Le bougre était troublé. Cette fois, il décida de récurer sa pipe. Quant à l'hôtesse, elle ramenait une chope. Puis elle crut bon de préciser :

— La vérité, oh oui ! Julius, il portait l'œil mauvais ! Et puis les meurtres cessèrent après la pendaison, le même jour, d'un seul coup. Hélas, jusqu'à ce soir ! Malencontreuse Maggie !

— Une fillette qui est morte… lança le Puritain avec les yeux brillants. Elle m'a parlé, en agonie.

— Enfin, son agresseur, l'aurait-elle reconnu ?

— Peut-être, ou pour le moins : ce n'était pas Julius !

— Qui le dit ?

— Cette enfant.

— Ou alors se pourrait-il que ce soit son fantôme, qui telle une âme désincarnée abandonnerait les limbes pour venir prolonger une ancienne œuvre de mort ?

Les sourcils minces de Kane se froncèrent dans l'instant, au moins pour accentuer l'éclat de ses prunelles. Il crucifia le fâcheux qui venait de condamner, celui qui rameutait la haine de l'Étranger.

L'autre subit l'assaut. Il se recroquevilla. L'homme paraissait entre deux âges, avec la peau luisante et les joues couperosées. Il portait au menton une barbe foisonnante. Ses mains de tâcheron, logées autour d'un pot, se pressèrent d'une telle force qu'elles se mirent à blanchir tandis qu'une mousse jaunâtre s'accrochait à ses lèvres.

Solomon Kane lui répondit :

— Qui parle de revenant ? Surtout qu'à *contrario* on ne saurait y voir que votre aveuglement, aussi votre bêtise et votre obstination. Mais à présent, écoutez-moi : la Bête est de retour. Elle est de ce village. Elle s'y complaît, en cruauté.

Un silence lourd tomba. Les buveurs de l'auberge n'osaient plus s'opposer. Surtout que le Puritain paraissait résolu. Oh oui, oh certainement !

Ils se regardèrent avec le visage blanc jusqu'à ce qu'un chant

s'élève. Ils parurent étonnés, mais plus encore : gênés. Dans la salle se glissèrent plusieurs modulations. Enfin la mélodie finit par se charpenter avec des sons et une cadence pour le moins incongrus à l'intérieur de cette auberge où les relents d'une mauvaise bière poissaient un air stagnant.

III

Solomon Kane tourna la tête. Venait-il d'être surpris ? Il esquissa un geste vers la poignée de sa rapière. Puis il se détendit. La litanie s'était hissée, s'enrichissant de mots aux accents étrangers. Tous laissaient transparaître une infinie tristesse. Les trilles se succédaient, alors que dans le même temps elles cahotaient, se fracturant. Elles se transformaient en sanglots.

— Qui est-ce ? interrogea le Puritain.

L'hôtesse était tout près. Elle répondit, pour cette fois fugitive :

— Ma sœur. Ma sœur Ragna. Elle n'a pas ses quinze ans que déjà son cœur saigne. Julius était celui… Elle l'aimait de grande force.

Les longues mains de l'hôtesse s'enfouirent au fond de ses poches. Un homme lança des mots qui se voulurent acerbes, surtout exempts de fards :

— Ragna… À présent elle est folle, et elle se met à divaguer. Cette fille se nourrit de miettes, d'un peu d'eau et de lait. Mais

son cœur est miné par les excès de nos péchés. Sa conscience s'en fragmente.

Celui-là qui parlait était un petit homme pourvu de jambes torses et d'un regard fuyant. Il servait à l'auberge pour cuire et houblonner, pour faire bouillir la bière. Il aidait tout autant dans les jours de marché. Des grognements montèrent pour se glisser, insistants :

— Ce Sigurd, pauvre ladre, il aime à s'échauffer.

Cette fois Solomon Kane décida d'être brutal. Il se saisit de l'hôtesse. Il la crocha au bras. Ce fut pour exiger :

— Ragna, où se cache-t-elle ?

— Mais non… Non, ce n'est pas possible !

— Tiens donc ? contredit le Puritain. Ta sœur m'a appelé. Il me faut la trouver.

Le ton de Kane cassait. L'hôtesse pâlit, puis elle rougit. Ses deux mains se serrèrent. Elle entraîna son visiteur. Oui mais, en hésitant, apparemment brisée, telle une pouliche rétive ployée sous le licol.

La chambre où ils s'en furent se révéla confortable. Des rideaux s'étiraient devant l'unique fenêtre et le parquet était brossé. Des boiseries ouvragées fleuraient la cire d'abeille.

Ragna restait pelotonnée sous une fourrure sauvage. Cette peau la recouvrait jusqu'en dessous du menton. Son visage étriqué, plutôt maigre et froissé, se trouvait frissonnant, comme sous l'effet d'une fièvre. La clarté de ses yeux plongeait vers des abysses.

— J'avais dans mon idée que vous alliez venir, annonça la jeune sœur dans les premiers instants où ses deux visiteurs vinrent s'adosser contre la porte. (Puis à l'hôtesse :) Laisse-nous.

L'aînée se renfrogna. Mais lasse, sans protester, elle ramassa un plateau vide avant de calfeutrer une tenture pendouillante. Elle sortit.

Le piège se refermait autour du Puritain, se révélant dans les attraits d'un minois éthéré, dans le douteux d'une figure où venait se répandre une lassitude extrême. Enfin, doté de cette attirance que seule une femme blessée est susceptible d'offrir, le visage de Ragna se métamorphosa. Il devint plus aigu, et surtout moins absent. Il laissa transparaître une singulière aisance. Les dents de Ragna perlèrent sous une grimace qui s'amorçait :

— Ils avaient décidé de se venger de moi. Alors ils l'ont battu. Ils me l'ont assommé dans la boue et les pierres, et puis ils l'ont pendu.

Mais ce qui apparut comme des plus inopportuns, du moins chez une pucelle à l'ossature si frêle, ce fut la fourrure relâchée, glissante pour dévoiler une poitrine d'enfant, si douce et délicate, si naïvement offerte.

IV

Les heures eurent bientôt fait de s'étendre sur le village. La nuit devint épaisse. Des nuages se pressèrent pour recouvrir la

lune. Et l'obscurité domina. Elle s'en vint générer des ombres provocantes. Il y eut nombre de chiens pour hurler à pleine voix, pour s'enivrer de jappements. Le silence ne retombait qu'en de brefs intervalles. Les pauses restaient fugaces.

Solomon Kane se secoua. Il s'était assoupi, allongé sur un banc avec ses bottes dénouées et ses pieds allongés auprès de la cheminée. Par sursauts, par étapes, il reprenait conscience. Il s'évadait hors de ses rêves.

L'auberge était déserte. L'aube n'allait plus tarder. Une forte odeur de bière montait depuis le sol. Des quantités de gobelets avaient été vidés, renversés à loisir sur le plateau des tables ou par-dessous les bancs. Pour tout dire : n'importe où.

Le Puritain s'étonna d'avoir autant dormi. Il se souvenait à peine. Un brouillard comateux lui encombrait la tête. Ses songes propres à la nuit pouvaient s'assimiler à une diablerie – un maléfice sournois ? – ou encore côtoyer ces travers affligeants qui se développent certaines fois aux bords des marécages. Dans l'autre aile, et sans cesse, battaient les chants d'une porte. Solomon Kane murmura :

— La chambre de Ragna.

Le soir, la nuit dernière, en se retrouvant seul…

Il avait remonté les pans de la fourrure. Il avait recouvert l'enfant jusqu'aux épaules tandis que la gamine n'en finissait plus de susurrer, cela sans sacrifier à trop d'excès de pudeur, des murmures en chapelets et des concepts déraisonnables. Quand bien même, Solomon Kane n'avait pas réagi. Lui se

trouvait distant de tout précepte d'amour.

Il ignorait les profondeurs où le cœur saigne et se délite.

Le Puritain se mit debout. Il renoua ses bottes et il assujettit le fourreau de sa rapière. Ses pistolets restaient armés avec leur amorce sèche, leur silex affûté et leur canon bourré. Ses balles étaient mêlées à des copeaux d'argent. Sur la droite il s'ouvrait une grande pièce voûtée, une réserve de futailles. Personne pour s'y glisser. L'auberge semblait vidée.

Dehors, la lune venait de réapparaître pour distiller sa laitance froide, tandis que par endroits il se créait d'autres ombres. Toutes se multipliaient, densifiées et profondes.

Le Puritain s'avança en longeant le couloir, puis il pénétra dans la chambre. Ce fut pour se rendre compte que le lit avait été dévasté… et que Ragna… que cette jeunesse au plus haut point troublante… Qu'elle avait disparu !

Usant d'un mouvement ample le Puritain ramena vers lui la couverture des loups. Il déplia la peau. Oui, mais, par en dessous, ce fut pour découvrir l'abomination d'un carnage. Le matelas lacéré débordait de fanes sèches. Plus inquiétantes encore se révélèrent les taches, ou encore les traînées qui se prolongeaient au sol et même qui franchissaient l'appui de la fenêtre.

— Du sang, murmura Kane.

Il se pressa les doigts. Eux se trouvèrent gluants. Les coulées écarlates n'avaient pas pris le temps de se coaguler. Elles restaient grasses, épaisses. D'un coup d'œil circulaire,

Kane vérifia que la pièce ne comportait aucun placard, et pas davantage de recoins. Le Puritain bascula la fenêtre. Cette dernière grinça.

Solomon Kane se pencha pour affronter la nuit.

Par-derrière s'étendait une modeste ruelle qui, après s'être élargie et après avoir franchi le gué d'un ruisseau famélique, débouchait sur la place, vers cette saillie rocheuse où le gibet dominait. Personne. De nouvelles traces marquaient la boue. Elles conduisaient vers la potence.

Le Puritain enjamba la banquette. Il se reçut avec souplesse. D'une main il caressa l'un de ses pistolets. L'affrontement suprême, entre Solomon Kane et la Bête d'Hollister, allait cette fois-ci s'engager. Quand même, pour chacun d'eux – ensemble, séparément ? – la mort serait au rendez-vous.

Ce fut une résonance quasi imperceptible, du moins à son début. Un nouveau chant se déployait. Il mit un long moment avant de s'imposer, d'entreprendre une course le long des murailles tristes. Puis les échos douceâtres finirent par se moduler, tout en accaparant la vigilance du Puritain. Solomon Kane ne fut pas surpris. C'étaient des mots semblables, les mêmes formes de langage, toutes clandestines et étrangères, dont la troublante Ragna s'était parée la veille lorsqu'elle avait tenté d'attirer le Puritain, ce en lui proposant le contact de sa chair, de ses seins sans voilage.

Ce pouvait être aussi un appel misérable, tandis que dans le ciel d'autres nuages s'amoncelaient. Ils atrophiaient la lune.

De plus, un vent violent aux bourrasques inégales projetait contre les murs nombre de détritus.

Kane plissa les yeux. Il lui avait semblé que juste sous le gibet, par dessous le cadavre du piètre supplicié dont la tête faisait angle avec le reste de son corps, une ombre s'agitait. Le chant magique gagnait. Il intensifiait sa puissance. Il pétrifiait les villageois. Il les empêtrait sous leur honte.

Solomon Kane se faufila. Il déboucha en bordure de la place. Son pas restait alerte, ferme et déterminé. Il avait tiré sa rapière. Il étreignait l'un de ses pistolets. Pour lui la nuit restait profonde tandis que plusieurs silhouettes semblaient s'entremêler, indistinctes et confuses, tout juste devinées. C'étaient des taches blafardes. Le Puritain s'exclama. Mais les mots qu'il lâcha n'étaient que pour lui-même :

— Ragna ! Ragna sous le gibet en train de se défendre !

La chemise de la fille la couvrait toute entière, jusqu'à lui effleurer le contour des chevilles. Oui, son chant se poursuivait. La jeune sœur de l'hôtesse était encore vivante. Kane s'en réjouit, mais sans que le Puritain relâchât sa prudence. Il demeurait tendu. La lutte semblait féroce, entre Ragna et…

… et un Sigurd échevelé, avec les yeux déments et des mains en crochets.

Le bonhomme se démenait. Il portait ses attaques pour garder à distance la prime adolescente. Il bataillait, rendu à toute extrémité. Il faisait preuve d'une grande violence, cherchant à renverser Ragna. Mais le gaillard croulait. Sigurd

n'était pas de taille. L'évidence s'imposait : il allait succomber.

Or là, Solomon Kane entreprit de s'avancer. Que pouvait-on comprendre ? Que ses certitudes anciennes semblaient être faussées, biaisées par l'évidence d'une déplorable réalité ?

Que le fâcheux Sigurd n'était peut-être pas, et en aucune façon, cette Bête de la Nuit. Qu'il ne faisait, ici, que de s'empoigner et de se défendre.

… Et qu'en ce moment même il affrontait la « Monstruosité d'Hollister » !

V

La Bête pressait Sigurd, usant d'une force renouvelée. Le chant s'était éteint. Des grognements sournois étaient venus le remplacer. À présent ne se glissaient qu'halètements, que souffles coupés.

Ragna releva son visage en direction du Puritain. Elle subissait les affres d'une nouvelle transformation. Bien davantage, ses traits se dispersaient. Son menton s'allongeait tout en se dérobant sous le foisonnement d'une bave fibreuse. Ses cheveux se dardaient en pointes dures, dissociées. Ses mains lançaient des ongles ressemblant à des griffes.

Quant à Sigurd, lui se recroquevillait, accroupi, à genoux. Sa gorge était zébrée, creusée par des estafilades qui lui remontaient jusqu'aux joues. La vérité, c'était que le misérable paniquait sans arrêt, décochant au hasard des gestes maladroits, lassés,

sans consistance ; que sa défense ployait, qu'il allait succomber.

À moins que Solomon Kane…

Le Puritain s'engagea. Du plat de sa rapière il tenta de repousser les avancées de Ragna, tandis que face à lui la gueuse se déchaînait, poursuivant ses assauts, déchirant le jabot de sa chemise précieuse, s'en moquant comme d'une guigne, libérée de ses pudeurs. Elle se découvrit jusqu'au ventre.

Oui, mais, et dans cette chair, il n'y avait pas grand-chose qui puisse aliéner Kane. Aucun émoi pour l'échauffer. À peine un tremblement lui gagnait-il les doigts. Sa rapière s'infiltra avec une grande aisance. Ragna dut reculer.

Plus loin, Sigurd se recroquevillait. Il libérait une masse de grognements indistincts. Enfin Solomon Kane commença à relever la mire de son pistolet.

Et puis le coup partit ! Et la tête de Ragna fut projetée en arrière ! La créature trembla tout en lançant au ciel une clameur forcenée. Elle se tamponna les chairs, le dessus de son crâne. La balle l'avait atteinte en creusant un sillon. Il s'y logeait aussi les morsures de l'argent.

— Tu n'es plus qu'un cadavre, jeta l'ancienne Ragna en direction du Puritain. (Elle cracha.) Cette nuit est la dernière que tu passes sur la Terre. Je vais broyer tes os et m'abreuver avec ton sang !

Solomon Kane ne répondit pas. À peine s'amincit-il les lèvres. Il ressemblait à un sarment, à une tige séchée, et presque dégagé de toute forme d'émotion. Il remisa son pistolet à présent inutile.

Mais aïe ! Ensuite ce fut l'Enfer ! Car suite à un écart qui se révéla désastreux, le Puritain chancela. Son pied venait de se bloquer, de se loger dans un trou. Il se pouvait que ce soit le débouché d'une taupinière ou bien le creux d'un ravinement. Toujours fut-il que sa cheville tourna, et que le Puritain se retrouva sur le dos. Son adversaire – oh oui, Ragna ! – multipliait ses glapissements. Kane s'était relâché, sa rapière à deux pas.

En totale confusion, Solomon Kane eut la vision d'un ciel qui se boursouflait, d'un firmament couvert par des nuages obscurs, ou encore l'impression d'une répugnance hideuse. La main du Puritain fut cette fois lacérée, tandis qu'une ossature débordante de furie se pressait contre lui.

La hargne de la *Bête* gagnait d'intensité, alors que tout au contraire les gestes de Solomon Kane allaient en se ralentissant, qu'ils semblaient se freiner, pauvres de nouveaux assauts. Le Puritain ployait, ses épaules retenues, ses forces s'annihilant.

Ça aurait pu être la fin.

Mais il y eut un autre choc, comme une masse écrasante qui vint à leur rencontre. Ragna fut renversée, assommée à moitié, tandis que le corps de Kane se libérait d'un coup à l'instant où la lune émergeait des nuages. Dans un réflexe expéditif et même avant de réaliser, le Puritain empoigna son autre pistolet, celui avec l'amorce intacte.

Oui, il allait se rendre compte. Mais non, il ne semblait pas comprendre. Ce qu'il venait de découvrir, ce qui se traînait à ses pieds…

C'était le corps décharné de Julius, du malheureux pendu cette fois-ci décroché !

Un autre maléfice, ou une corde déliée ? Cela avait été une chute des plus brutales, une avalanche assez puissante pour que la créature, pour que la carcasse de Ragna, se ploie et qu'elle bascule. Par la suite, il y eut les mains exsangues du mort qui s'en vinrent disloquer la gorge de la fille.

Mais quand même, Ragna continuait à se tortiller. Elle avait le souffle court. Ses yeux papillotaient, alors qu'à la suite elle finit par se dégager. Lorsqu'elle se retrouva à genoux, en position pour combattre à nouveau, la seconde balle de Kane la cueillit en plein front. Sa tête en éclata.

L'aube était arrivée, n'ayant fait que tarder tandis que Solomon Kane demeurait immobile avec son arme fumante au bout d'un bras tendu. Les premiers villageois glissèrent une tête curieuse. Puis beaucoup se rassemblèrent auprès du Puritain. Enfin Kane murmura, les yeux plutôt étranges :

— Sigurd n'aura été qu'un amoureux transi, subjugué par une goule, jaloux de tous et de chacun, malveillant des bontés de Julius, envieux de son savoir secret.

» Ragna, la sœur cadette, resta longtemps cachée, d'autant qu'elle se savait l'incarnation magique de ces sylphides des marécages : un idéal gracieux pour le commun des hommes. Oui, mais, et sur un autre plan, et à la suite d'une haine ayant franchi les siècles, elle s'affirmait aussi comme leur ennemie

mortelle. De plus, il y avait l'aînée. Celle-là était d'une autre race. Solitaire en son cœur, secrètement mortifiée du fait de la déchéance supportée par sa sœur, elle n'osa se livrer. Avare, auprès de tous, de mauvaises confidences.

— Et Julius le pendu, qu'avait-il fait ? Dites-nous.

— Julius… C'était un sage. Il savait les valeurs. Son art le conduisit à débusquer Ragna, à découvrir le monstre sous ses dehors aimables, à isoler cette entité évadée des eaux mortes, celle qui, à son contact, usa d'actes d'amour. Une amoureuse transie ?

— Ainsi, notre herboriste connaissait toute l'histoire ? Et nous l'avons pendu !

— Il est mort innocent. Mais tout en s'accordant un ultime acte sur terre, faire en sorte que Ragna regagne son monde ancien – celui dévolu aux limbes – qu'elle cesse à tout jamais ses abominations. C'était un homme précieux qu'un courage d'outre-tombe est venu enrichir.

Cette fois Kane conclut, et ce avec une voix à présent éclaircie, autrement plus audible :

— Qu'il en soit, ici, remercié.

VI

L'aube finissait de se renforcer mais l'auberge ne rouvrit pas. Ses portes claquèrent dans le vide. Il apparut que l'aînée, que l'hôtesse aux cheveux rouges, s'était complu à rassembler

l'essentiel de ses hardes et qu'elle s'était enfuie. Personne ne sut vers quoi. Personne ne la revit.

Longuement, les villageois se mirent à digérer toute leur mauvaise conscience, ce qu'ils firent avec peine. Puis leur hargne se retourna en direction de Sigurd qu'ils reléguèrent aux confins du village, perdu de mendicité, se nourrissant d'ordures.

La pitoyable Maggie fut enterrée dans une terre consacrée, celle réservée aux innocents. Au cours de la cérémonie, l'ensemble du village lui témoigna son attachement. Le même cérémonial se renouvela pour le corps de Julius. Mais là, l'élan fut moins marqué.

Le Puritain retrouva son cheval. La bête avait été correctement soignée. Les multiples enflures, les plaies sans nombre qui avaient entravé l'animal, n'étaient plus cette fois-ci qu'un mauvais souvenir.

« Lorsque Solomon Kane repartit à nouveau, personne ne connaissait sa route. Ils l'aperçurent sur le faîte de la colline, en un endroit où les nuages se dissipaient. Il se découpait sur la lune. Plus tard, ils entendirent un appel étrange dont les échos sifflaient et se mêlaient au vent. »[4]

4 d'après un poème de R. E. Howard : *Solomon Yress : La Fin du voyage ?*

Questions à Jean-Paul Raymond,
auteur de *La monstruosité d'Hollister*

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

Comme beaucoup, quelques lignes dans des fanzines obscurs. Mon premier texte « important » aura été un petit roman historique pour juniors *Thierry le Chevalier sans Nom* chez Milan qui a miraculeusement bien marché… mais ce n'est pas de ma faute ! (2 éditions et 9 700 exemplaires vendus).

Quel genre ou courant littéraire a ta préférence ?

Deux vagues me portent : d'abord un courant historique avec une prédilection pour le Moyen-Âge ; ensuite tout ce qui recouvre le fantastique (de préférence classique et populaire) avec Howard, Jean Ray, Lovecraft, Hodgson, et autres de la même veine.

L'univers, le thème de ce texte t'est-il familier ?

Pour le pastiche de « Solomon Kane », oui, certainement ; surtout quand on a lu « tout Howard », du moins tout ce qui a été publié jadis par les Editions NéO ; j'espère en avoir retiré quelques bribes !

Quels sont selon toi les bons ingrédients d'une nouvelle ?

Pour avoir tâté des deux, je pense que la nouvelle est un exercice bien plus difficile que le roman ; chaque mot, chaque phrase compte ; tout doit concourir à la chute finale qui ne doit pas être « téléphonée » ; voir à ce sujet deux « maîtres du

genre » : Frederic Brown et William Irish.

Quelle est la rencontre la plus étrange ou la plus hasardeuse qui t'a été donnée de faire ?

Au risque de me faire moquer et de manquer d'originalité, je dirai la découverte « tout à fait par hasard » des premiers Harry Dickson chez Marabout, chez un bouquiniste, des exemplaires défraîchis, aux schémas d'histoires tarabiscotés, mais d'un charme *Old England* à la fois mystérieux, suranné et intemporel.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

De deux sortes : d'abord un « monstre » de roman historique (580 000 signes) ayant trait à la Peste Noire de 1348 (pour le contexte historique), doublée d'un ressort un peu aventureux relatif à l'un des trésors des Templiers, le tout actuellement en lecture ; ensuite quelques textes que je présenterai cette année à Sombres Rets ; et à plus longue échéance, un « énorme » texte de fantasy en trois opus dont j'ai déjà écrit les 2 premiers (1 300 000 signes).

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Une novella « à la manière de Lovecraft » (160 000 signes) chez les successeurs de NouvelleS, ainsi qu'une autre novella (120 000 signes), encore un pastiche de Solomon Kane ! chez un site à venir (Malesveil), une nouvelle de SF chez Bordeline et une nouvelle (30 000 signes) acceptée par Richard Nolane pour son antho « Continents perdus ».

Questions à Stéphane Reynaud,
illustrateur de *La monstruosité d'Hollister*

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'illustrateur ?

J'ai dessiné une planche promotionnelle pour le troisième tome d'un roman de Fantasy intitulé *Spiris et le souffle infini*, de Pierre-Louis Besombe. Ce fut mon premier travail publié.

Quel genre ou courant littéraire (exemple d'illustrateur) a ta préférence ?

Essentiellement l' Heroic-Fantasy, l'horreur, la SF et les comics. J'ai surtout été influencé par des illustrateurs comme Frank Frazetta, Ken Kelly, Bernie Wrightson et Mark Schultz, pour ne citer qu'eux. Mais des dessinateurs comme John Buscema, David Finch, Jim Lee, Neal Adams et Steve Epting, m'apportent beaucoup également.

Quelle a été ta méthode, ton mode opératoire, quel est ton médium préféré en général, et pour ce dessin en particulier ?

En général, je lis la nouvelle deux fois. La première fois pour m'imprégner de l'histoire et la deuxième fois, je lis jusqu'à ce qu'une scène m'inspire.

Que t'apporte la création graphique ?

La possibilité de s'évader dans un univers ou tous nos rêves les plus fous peuvent prendre forme. Et le développement infini de l'imagination.

Quelle est la rencontre la plus étrange ou la plus hasardeuse qui t'a été donnée de faire ?

Sans hésiter, ma rencontre avec Ken Kelly. Son nom n'est pas très connu en France mais pour les fans, c'est l'illustrateur attitré du groupe de Heavy Metal, Manowar. Il a aussi fait celles de Kiss et certaine de Rainbow. C'est un membre de la famille de Frank Frazetta qui fut d'ailleurs son professeur. Nous nous sommes rencontrés en Allemagne lors de la première convention Manowar. J'avais apporté avec moi son premier livre d'illustrations afin qu'il me le dédicace mais quand il l'a ouvert, il m'a demandé « un instant » et il est parti dans une pièce privée. Il est revenu cinq minutes après pour me dire que ce livre était un faux !! Au final, il m'a proposé de me l'échanger contre son nouveau qu'il présentait alors. J'ai eu ma dédicace et il m'a gentiment proposé de venir visiter son atelier si un jour j'étais de passage à New York.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

J'en ai des centaines !!!

Élie Darco et Cyril Carau

présentent...

Masques de Femmes, leur recueil de treize nouvelles fantastiques, co-écrit et illustré, chez Sombres Rets.

Treize histoires de femme, mère, amante, épouse, femme du monde, femme fatale ou femme-objet. Treize destins étranges, troublants, tragiques ou émouvants à effeuiller comme un antique journal exhumé d'un grenier...

Le Chant du Cygne, un polar de Cyril Carau, illustré par Élie Darco, aux éditions La Frémillerie.

1920, durant la prohibition, New-York est le théâtre d'une guerre des gangs, Rielo, un tueur à gages sarde, arrive sur le nouveau monde pour honorer un contrat...

à commander aux éditions Sombres Rets et La Frémillerie.

sommaire

Le mot de la fin

Nous espérons que cet Univers vous aura permis de faire de belles et riches rencontres sur les chemins de l'imaginaire. Notre prochain numéro aura pour thématique : *Mystérieuse Forêt*. Les consignes sont consultables sur le site. Vos textes peuvent nous parvenir jusqu'au 15 juin 2011 via le formulaire.

Crédits

Univers 10 d'OutreMonde - Mars 2011 (revue apériodique)
http://outremonde.fr - contact@outremonde.fr
Rédacteur en chef : Cyril Carau.
Maquette : Élie Darco.
Couverture : Tony Patrick Szabo.
Auteurs : Frédéric Czilinder, Romuald Herbreteau, Michaël Moslonka, Jean-Paul Raymond et Didier Reboussin.
Chroniqueurs : Élie Darco et Claude Le Men.
Illustrateurs : Alda, Bluesnake, Élie Darco, Nathy et Stéphane Reynaud.
Comité de lecture : Cyril Carau, Élie Darco et Claude Le Men.
Corrections et relectures : Cyril Carau et Élie Darco.
Remerciements : Tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.

Univers 10 d'OutreMonde

Mars 2011

http://outremonde.fr - contact@outremonde.fr